



Attotame

... O. D. (11) MIA 06

... O. D. (11) MIA 06

AUTONOME

Par G. Poli

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Asepsie du Marbre	4
Chapitre 2 : La Signature du Prédateur	10
Chapitre 3 : Protocole Brisé	20
Chapitre 4 : Le Prix de l'Effacement	29
Chapitre 5 : L'Ambre et l'Ammoniaque	37
Chapitre 6 : Le Miroir de Carrare	43
Chapitre 7 : L'Architecture du Vide	49
Chapitre 8 : RETOURNEMENT : Éclipse Totale	58
Chapitre 9 : La Sueur de l'Acier	66
Chapitre 10 : L'Ordre du Désordre	74
Chapitre 11 : La Trahison de la Soie	82
Chapitre 12 : Vantablack	90
Chapitre 13 : L'Ultime Inventaire	99
Chapitre 14 : La Chorégraphie du Chaos	107
Chapitre 15 : Autonome	113

Chapitre 1

L'Asepsie du Marbre

La goutte de carmin perle sur le blanc de Carrare. Elle refuse de s'étaler. Sa tension superficielle dessine une demi-sphère parfaite, un dôme de vie résiduelle sur la pierre morte. À cet instant, la suite 412 n'est plus un sanctuaire de la démesure à seize mille euros la nuit, mais un laboratoire de décomposition. L'hémoglobine s'oxyde déjà. Le rouge vire au rouille.

L'inventaire commence. Porte d'entrée : verrouillée, pêne dormant engagé. Sortie de secours par la salle de bains : dégagée. Fenêtres à triple vitrage : scellées. Trois angles morts identifiés : derrière le paravent en laque de Coromandel, dans l'ombre du dressing en acajou et sous le rebord du lit king-size. Mon pouls est à soixante-deux battements par minute. La décontamination peut débuter.

L'odeur frappe en premier. Elle est ma boussole. Sous le parfum de synthèse de l'ambre gris et de la bergamote, diffusé par la ventilation centrale, rampe l'acidité de la sueur de peur. C'est un effluve de vinaigre et de cuivre. Je dévisse le bouchon du flacon de polyéthylène. L'ammoniaque s'échappe. Une lame invisible qui sectionne les muqueuses. Mes yeux piquent. C'est le signal de l'asepsie. L'ammoniaque ne nettoie pas seulement, il annule. Il efface l'identité biologique de l'occupant précédent pour ne laisser qu'un vide alcalin.

Je m'agenouille devant le lavabo. Le marbre est une roche métamorphique poreuse. Si le sang pénètre les veinages grisés, l'échec est définitif. J'applique une compresse de cellulose saturée d'Essence C. Le solvant dissout les lipides de la tache. Le rouge s'effiloche, absorbé par les fibres blanches. Je ne frotte pas. Je transfère le chaos vers l'ordre.

Sur le sol, une robe en soie sauvage gît comme une dépouille. Sa structure moléculaire est une chaîne de protéines. Le sang l'a durcie, transformant la souplesse du tissu en une croûte cassante. Valeur estimée : neuf mille deux cents euros. Valeur actuelle : combustible pour incinérateur de déchets biologiques. Je la saisis avec des gants en nitrile. Le contact est huileux, une friction désagréable entre la peau synthétique et la trame organique souillée. Je la glisse dans un sac opaque haute densité. Un nœud. Un deuxième nœud. Le vide d'air est fait.

Je me déplace vers le centre de la pièce. Mes semelles en gomme ne produisent aucun son sur le parquet de chêne massif posé en point de Hongrie.

À trois centimètres du pied d'une chaise Louis XV, un objet brille. Il capture la lumière crue des spots encastrés. Je me penche. C'est un bouton de manchette. Platine à neuf cent cinquante millièmes. Sa masse est inhabituelle pour un objet de cette taille. Sur la face lisse, une lettre est gravée. Un V. Les traits sont profonds, incisifs, exécutés à la pointe de diamant. L'arête du caractère est si nette qu'elle semble pouvoir entamer le derme.

Ce n'est pas une pièce de série. C'est une signature.

Je fais rouler l'objet entre mon pouce et mon index. Le métal est froid. Une sensation de givre qui remonte le long des nerfs du bras. Dans le protocole de nettoyage, un objet non identifié est une contamination. Une faille dans l'asepsie. Mon diaphragme se bloque. Un imprévu. Le plan prévoyait l'effacement de trois douilles en laiton de calibre 9mm et le traitement des fluides corporels. Pas ce fragment de vanité.

Je range le platine dans la poche interne de ma veste technique. Mon rythme cardiaque grimpe à soixante-dix. L'air de la suite devient plus dense. L'ammoniaque sature maintenant l'espace, masquant tout, sauf cette odeur persistante qui n'est pas la mienne : une note de tabac froid, un havane de haute lignée, et une pointe de cuir

tanné.

Je pivote vers le mur de miroirs.

Le nettoyage du verre est une science de la transparence. J'utilise une lingette en microfibre à structure nid d'abeille. Le chuintement du textile sur la surface vitrée est le seul bruit qui m'est autorisé. C'est un son de succion, régulier, hypnotique. Le produit à base d'isopropanol s'évapore instantanément, ne laissant aucune trace de passage.

Je vois mon reflet. Une silhouette en noir Vantablack qui semble absorber la lumière ambiante. Ma mâchoire est verrouillée. Mes pupilles sont dilatées par l'adrénaline.

C'est alors que la géométrie de la pièce bascule.

Dans le coin supérieur gauche du miroir, une forme émerge de l'angle mort du dressing.

Il ne fait aucun bruit. Il n'y a pas de déplacement d'air, pas de craquement de bois. Juste une présence qui s'impose par sa densité. Une silhouette s'appuie contre le chambranle de la porte. Un costume trois-pièces en laine vierge, d'un gris si sombre qu'il flirte avec le néant.

Je ne me retourne pas. Mes doigts se crispent sur la poignée de mon flacon pulvérisateur. Une arme dérisoire face à la menace que dégage sa posture.

Par le reflet, je rencontre ses yeux. Ils ne sont pas hostiles. Ils sont analytiques. Il observe la zone où la tache de sang a disparu. Il examine la netteté du marbre de Carrare. Son regard glisse sur mes gants, sur le sac de déchets, puis remonte vers mon visage.

L'odeur de tabac froid s'intensifie. Elle n'est plus un souvenir dans les rideaux de velours, elle est une émanation immédiate.

— Vous avez oublié une particule de laiton sous le socle du téléviseur, dit-il.

Sa voix est un baryton profond, une vibration qui semble résonner dans mes propres os. Il n'y a aucune émotion dans ses cordes vocales. C'est le ton d'un contremaître vérifiant un alignement.

Je regarde le point qu'il indique. Un reflet doré minuscule, à peine un millimètre de métal, coincé dans la rainure du socle en acier inoxydable. Une erreur. Une souillure dans mon hyper-contrôle.

Mon estomac se noue. La sensation est celle d'une main froide qui presse mes viscères. Le désordre vient d'entrer dans ma bulle aseptisée.

Il se décolle du mur. Chaque mouvement est calculé, une économie de gestes qui trahit un prédateur habitué aux espaces clos. Il s'approche. Le parfum d'ambre gris sature maintenant mon champ sensoriel, luttant contre l'ammoniaque pour le contrôle de mes poumons. C'est une odeur de pouvoir, de luxe et de mort propre.

Il s'arrête à un mètre de moi. Je sens la chaleur qui émane de son corps à travers le tissu de son costume, une radiation thermique qui brise le froid que j'ai instauré dans cette suite.

— Le platine vous va mieux qu'à son précédent propriétaire, murmure-t-il.

Il sait pour le bouton de manchette. Il sait que je l'ai.

Ma main gauche amorce un mouvement vers ma ceinture, là où loge le scalpel en carbone. Mon cerveau calcule les probabilités. Distance : 1,20 mètre. Obstacle : le

guéridon en bois de rose. Angle d'attaque : la carotide gauche, exposée par son col ouvert. Temps d'exécution : 1,4 seconde. Probabilité de succès : 22%. Trop faible.

— Viktor, je dis.

C'est la première fois que je prononce son nom. Le mot a un goût métallique de fer et de cendre.

Il sourit. Ce n'est pas un signe de bienveillance, mais une démonstration de ses canines. Il baisse les yeux vers le lavabo, là où la goutte de sang a été effacée. La pierre est redevenue d'une blancheur chirurgicale, mais pour nous deux, la tache est toujours là. Elle est gravée dans la mémoire du lieu.

— Lyra, répond-il. Votre travail est d'une pureté presque malade. On dirait que vous essayez d'effacer votre propre existence en nettoyant celle des autres.

Il lève une main. Ses doigts sont longs, soignés, la peau tendue sur des jointures solides. Il ne cherche pas à me toucher. Il pointe le miroir, la surface où nos deux reflets se superposent dans une harmonie toxique.

— Mais vous voyez, continue-t-il, l'ombre reste. Toujours. Vous ne nettoyez pas, vous archivez le chaos. Et je suis le conservateur de cette collection.

Je serre le poing. Dans ma poche, l'arête du bouton de manchette en platine s'enfonce dans ma paume. La douleur est nette, ponctuelle, une ancre dans la réalité qui m'échappe.

L'ammoniaque continue de me brûler les poumons. C'est la seule chose qui me rappelle que je respire encore. Dans le silence de la suite 412, seul le ronronnement de la climatisation persiste, un bruit blanc qui tente désespérément de lisser la violence de cette rencontre.

Le marbre est froid sous mes pieds. La ville, derrière les vitres scellées, n'est plus qu'un amas de lumières floues. Ici, dans ce cube de luxe et de produits chimiques, le temps s'est figé autour d'un morceau de métal gravé d'une lettre.

Le désordre est là. Il porte un nom. Il porte un costume gris. Et il ne compte pas s'en aller.

Viktor penche légèrement la tête. Un mouvement d'oiseau de proie.

— Finissez votre tâche, Lyra. Je déteste l'imperfection.

Il recule d'un pas, rentrant dans l'ombre du dressing. En un clignement de paupières, le miroir ne reflète plus que moi, seule au milieu de l'asepsie, avec le goût amer de l'ammoniaque sur la langue et un secret de platine brûlant contre ma hanche.

Je reprends ma microfibre. Ma main ne tremble pas. Mais à l'intérieur, quelque chose vient de se fissurer. Le nettoyage n'est plus une fin en soi. C'est une traque.

Je me remets au travail. Je frotte la rainure du socle du téléviseur jusqu'à ce que la particule de laiton disparaisse. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien. Sauf le souvenir de son odeur qui, malgré tous mes solvants, refuse de se dissoudre.

Chapitre 2

La Signature du Prédateur

Le sillage d'ambre gris et de tabac froid sature l'air confiné du monte-charge. C'est une empreinte dense, presque huileuse, qui écrase l'odeur résiduelle des solvants. L'ascenseur amorce sa descente. Les câbles d'acier gémissent dans la gaine, un frottement sec, métal contre métal, qui résonne jusque dans ma colonne vertébrale. Les parois en inox brossé renvoient mon image : une silhouette neutre, effacée, une tache sombre sur le gris industriel. Le voyant du sous-sol clignote avec un cliquetis mécanique régulier. Un battement par seconde. Mon pouls s'y cale par réflexe.

Les portes coulissent. Le chuintement du mécanisme pneumatique meurt dans l'immensité du parking privé. Viktor est là. Il ne s'appuie pas contre sa berline, il l'habite. La carrosserie noir Vantablack absorbe la lumière crue des néons, ne laissant deviner que les lignes tendues de l'engin. Le moteur tourne au ralenti. Un grondement sourd, de basses fréquences qui font vibrer les vitres des autres véhicules garés en rang d'oignons. C'est le ronronnement d'un fauve à l'arrêt.

— Montez, Lyra.

Le son de sa voix est une lame de fond. Elle n'a pas besoin de volume pour s'imposer. Le timbre est granuleux, une texture de velours passé au papier de verre. Je contourne l'avant de la voiture. Mes semelles en gomme ne produisent aucun son sur le bitume lisse. Je suis une ombre qui glisse dans le champ de vision d'un prédateur.

L'habitacle est un caisson d'isolation sensorielle. Le cuir Connolly exhale une odeur de peau tannée, animale, mêlée à la note de tabac de son parfum. Dès que la portière se referme, le monde extérieur est oblitéré. Le silence est massif, une pression

acoustique qui pèse sur les tympans. Viktor ne me regarde pas. Ses mains, gantées d'un cuir si fin qu'on devine la saillie des veines, agrippent le volant à dix heures dix.

La voiture s'arrache au béton du Triangle d'Or. Le passage des pneus sur les joints de dilatation du tunnel de l'Alma produit un rythme binaire. *Ba-doum. Ba-doum.* Un stéthoscope géant auscultant les entrailles de Paris. Viktor conduit sans à-coups, mais la vitesse est une constante agression. Le paysage nocturne se décompose en stries lumineuses derrière le vitrage feuilleté.

Nous quittons les quartiers de pierre de taille pour la périphérie. Les façades haussmanniennes cèdent la place aux structures brutalistes des anciens entrepôts d'Aubervilliers. Le décor change de fréquence. Le luxe s'efface devant le brut. La berline s'arrête devant un rideau de fer rouillé. Le moteur s'éteint. Le silence qui suit est plus violent qu'une explosion. On entend seulement le cliquetis thermique du pot d'échappement qui refroidit. *Ting. Ting. Ting.*

Viktor sort. Je le suis.

Le rideau de fer se lève dans un vacarme de chaînes rouillées et de pignons mal graissés. Un cri métallique qui déchire la nuit. L'espace qui s'ouvre devant nous est un hangar cathédrale. Du béton banché à perte de vue. Des piliers massifs qui soutiennent une charpente d'acier rivetée. L'acoustique est ici celle d'un gouffre. Chaque petit bruit est amplifié, répété par l'écho jusqu'à devenir une rumeur. Un courant d'air siffle dans une vitre brisée en hauteur, une note aiguë, monocorde.

Au centre du hangar, sous un seul projecteur halogène qui grésille, se trouve le désordre.

Ce n'est pas une scène de crime ordinaire. C'est une installation. Une table en bois de rose, incongrue dans ce décor de ciment, est renversée. Autour, la poussière de verre scintille comme de la neige sous l'effet du projecteur. Des éclats de cristal de

Baccarat. Des centaines de fragments microscopiques qui ont crépité en touchant le sol. Et le sang. Il n'est pas étalé, il est projeté en gerbes précises sur le gris du béton. Une ponctuation rouge, presque noire sous cette lumière.

— Vous avez jusqu'à l'aube, dit Viktor.

Il s'est approché par derrière. Sa présence modifie l'acoustique de la pièce, absorbant une partie de l'écho. Je sens son souffle près de mon oreille droite. Il sent l'ambre et la fumée de cigare éteint.

— Le béton est poreux, Lyra. Il boit. Si vous ne l'extrayez pas avant six heures, la tache deviendra une partie de l'édifice. Une signature permanente.

Je fais l'inventaire visuel. Surface à traiter : quarante mètres carrés de béton brut. Matériaux à évacuer : débris de verre, bois noble, résidus organiques. Sorties : deux issues de secours à l'ouest, le rideau principal au sud. Angles morts : derrière les piliers de la section B.

Je sors mon matériel de mon sac de nylon noir. Le froissement du tissu est amplifié par les parois nues. Le clic sec de l'ouverture de ma mallette de produits chimiques résonne comme un coup de feu. Je ne réponds pas. Les mots sont des pertes d'énergie.

— Pourquoi restez-vous là ? demande-t-il.

Il est si près que je peux entendre le glissement du satin de sa doublure de veste contre sa chemise. Un bruissement soyeux, presque imperceptible.

— J'attends que vous sortiez du périmètre de travail, je réponds. Ma voix est blanche, une ligne horizontale dans le chaos sonore.

Un rire bref s'échappe de sa gorge. Un son sec, sans joie.

— Vous voulez l'isolement. C'est votre armure. Mais ce soir, je suis le spectateur.

Il ne bouge pas. Au contraire, il réduit la distance. Je sens la chaleur de son corps, un rayonnement thermique qui contredit le froid de la dalle. Ma mâchoire se verrouille. L'imprévu. Il est l'élément que je ne peux pas nettoyer.

Soudain, un scintillement d'acier traverse mon champ de vision périphérique. Un geste trop rapide pour être analysé. Le froid de la lame me saisit à la base de la gorge avant que mon cerveau ne puisse ordonner une retraite.

C'est un scalpel chirurgical. Un monobloc d'acier inoxydable, poli miroir. Le contact est électrique. Le tranchant est si parfait qu'il semble ne pas toucher la peau, mais la diviser par sa simple proximité.

— Votre pouls, Lyra.

Il pose l'autre main sur ma carotide, juste au-dessus de la lame. Ses doigts sont frais. À travers le latex de mes gants, je ne sens rien, mais à travers la peau de mon cou, je sens tout. La pression de son pouce. Le rythme de mon sang qui vient buter contre l'obstacle.

— Il est calme, murmure-t-il. Soixante-deux battements par minute. Vous simulez la mort pour survivre. Comme un insecte.

Le scalpel remonte lentement le long de ma mâchoire. Le son de la lame qui glisse sur mes pores est un frisson audible. Un raclement microscopique, comme un archet sur une corde trop tendue. Je fixe un point invisible sur le mur de béton en face de moi. Une fissure en forme de racine. Je deviens cette fissure. Inerte. Minérale.

— Vous pensez que le vide vous protège, continue Viktor. Vous effacez les traces des

autres pour oublier que vous n'en laissez aucune. Mais regardez ce que j'ai fait ici.

Il désigne d'un mouvement de menton les éclats de cristal au sol.

— C'est une symphonie. Le son du verre qui se brise, le cri de l'homme avant que l'acier ne rencontre ses cordes vocales... J'ai tout enregistré ici.

Il tapote sa tempe avec le manche du scalpel.

— Et maintenant, je vais regarder la grande Lyra essayer d'étouffer la musique.

Il retire la lame. La sensation de manque est presque aussi perturbante que la menace. L'air froid s'engouffre là où l'acier se trouvait. Je reprends ma respiration. Elle est discrète, un filet d'air qui passe entre mes lèvres pincées.

— Travaillez, ordonne-t-il.

Il recule de quelques pas, s'asseyant sur une caisse de transport en bois, dans l'ombre portée d'un pilier. Je l'entends sortir un briquet. Le **clic** métallique du Zippo. Le **shhh** de la flamme. Puis l'odeur du tabac qui s'intensifie. Il va rester là. Il va m'écouter nettoyer.

Je m'agenouille. Le béton est rugueux, il mord le tissu de mon pantalon tactique. Je commence par le verre. Je n'utilise pas de balai, le bruit serait trop imprécis. J'utilise des pinces fines. Chaque morceau de cristal que je dépose dans mon bac en métal produit un tintement cristallin. **Ting. Tang. Ting.** C'est une composition aléatoire. Je trie par taille. Les gros fragments d'abord, puis la poussière de verre.

Pour la poussière, j'utilise une brosse à poils de sanglier. Le frottement sur le béton est un râle sourd, rythmé. Je rassemble les paillettes de silice. Viktor ne bouge pas. Seule la lueur rouge de son cigare monte et descend dans l'obscurité, comme un

signal de détresse lent.

Vient ensuite le sang.

Le béton l'a déjà bu en partie, comme il l'avait prédit. L'hémoglobine a bruni, s'est figée dans les pores de la pierre. Je sors mon extracteur à haute pression portatif. C'est une machine de précision. Quand je l'allume, le sifflement de la turbine sature l'espace. Un cri de moteur électrique qui monte dans les aigus.

Je pulvérise un composé de peroxyde et d'enzymes. Le liquide grésille au contact de la matière organique. Une effervescence chimique. Ça mousse, ça ronge, ça déloge. Le son est celui d'une pluie fine tombant sur un feu de camp. *Pshhh.*

Je passe l'embout de l'aspirateur. Le bruit de succion est guttural, un glouglou de gorge qui se vide. La tache s'éclaircit, passe du brun au rose pâle, puis disparaît dans les entrailles de la machine. Je répète l'opération. Zone par zone. Cellule par cellule.

Le temps se dilate. Dans ce hangar, les heures n'ont pas de poids. Seul le bruit de mes outils donne une mesure à l'existence. Le battement de mon cœur s'est stabilisé à cinquante-cinq. Je suis en transe opératoire. Chaque geste est calculé pour minimiser la friction, optimiser le silence.

— Vous êtes fascinante, lance Viktor depuis l'ombre.

Sa voix me fait sursauter intérieurement, mais aucun muscle ne trahit l'impact.

— On dirait que vous essayez d'effacer le péché originel. Vous frottez si fort, Lyra. Est-ce que vous entendez le béton crier sous votre brosse ?

Je ne réponds pas. Je traite la table en bois de rose. Elle est griffée. De profondes entailles dans le vernis précieux. Probablement des impacts de douilles ou la lutte

d'un homme qui s'agrippe à la vie. Je sors une cale à poncer. Le mouvement de va-et-vient produit un son mat, abrasif. *Schiip. Schiip.* La sciure de bois tombe en silence, une poussière de luxe qui rejoint la crasse du hangar.

— Il s'appelait Sacha, dit Viktor.

Le nom tombe dans le vide de la pièce. L'écho le répète trois fois. *Sacha... Sacha... Sacha...*

— Il pensait que le silence s'achetait. Il a découvert qu'il se gagnait. J'ai aimé le son de sa chute. C'était un accord majeur, très complexe. Et vous, vous le transformez en un silence de chambre forte. C'est presque un sacrilège.

Je me redresse. La table est propre. Le bois brille, une plaie de beauté au milieu du désastre. Il reste une dernière tache sur le pilier central. Une empreinte de main. Cinq doigts tracés dans le sang. Un adieu désespéré.

Je prépare mon solvant final. Un mélange d'acides faibles que je dose à la goutte près. Le clapotis du liquide dans le flacon de verre est le seul bruit organique dans ce temple de béton.

Je m'approche du pilier. Viktor se lève. Je l'entends marcher. Ses pas ne sont pas comme les miens. Il marque le sol. Il veut que la terre sache qu'il marche dessus. Le cuir de ses chaussures craque légèrement à chaque flexion.

Il s'arrête juste derrière moi.

— Laissez celle-là, dit-il.

Sa main se pose sur mon épaule. Le poids est immense. À travers le tissu, je sens la forme de ses doigts, une étau de chair et d'os.

— C'est une signature, Lyra. Je veux la garder.

— Mon contrat stipule un effacement total, je réponds. Ma voix vibre légèrement à cause de la proximité de sa poitrine.

— Je change les termes du contrat.

Il contourne mon épaule et vient se placer devant moi, entre moi et le pilier. Il est une barrière d'ombre. La lumière de l'halogène dessine les contours de son visage, une architecture de plans durs et d'angles tranchants. Ses yeux sont deux puits de noirceur où la lumière vient mourir.

Il sort à nouveau le scalpel. Il le fait tourner entre ses doigts. Le métal siffle légèrement en fendant l'air.

— Vous avez peur du désordre, n'est-ce pas ? C'est votre grande faille. Si une seule chose reste à sa place, votre monde s'effondre. Vous avez besoin que tout soit lisse. Chirurgical. Mort.

Il pose la pointe du scalpel sur l'empreinte de sang sur le pilier. Il gratte légèrement. Le son de la lame sur le béton est atroce. Un crissement de craie sur un tableau noir qui me fait grincer les dents.

— Je vais vous offrir un cadeau, dit-il avec un sourire qui ne touche pas ses yeux. Je vais vous laisser cette tache. Pour que chaque fois que vous fermerez les yeux, vous l'entendiez. Le cri de ce que vous n'avez pas pu effacer.

Il saisit ma main droite. Il force mes doigts à se déplier. Il dépose le scalpel dans ma paume. L'acier est chaud, maintenant. Il a gardé sa température corporelle.

— Gardez-le. C'est un instrument de précision. Comme vous.

Il recule. Sa silhouette s'efface dans la pénombre au-delà du cercle de lumière.

— L'aube approche, Lyra. Écoutez.

Au loin, le premier train de banlieue passe sur le viaduc. Un grondement lointain, une vibration qui remonte par le sol du hangar. Le monde se réveille. Le temps de l'ombre s'achève.

Le rideau de fer commence à descendre. Le vacarme des chaînes est un glas.

Je reste seule au milieu du hangar propre. Tout est aseptisé. Le verre a disparu. Le sang a été dissous. La table est redevenue un objet inerte. Seule cette main rouge sur le pilier de béton semble vibrer dans le silence retrouvé. Elle est un cri muet. Une faille dans mon système.

Je serre le manche du scalpel. Mes jointures blanchissent. Dans le calme absolu de l'entrepôt, j'entends le bruit de ma propre respiration. Elle est rapide. Irrégulière.

Le désordre est entré. Il n'est pas sur le béton. Il est en moi.

Je range le scalpel dans ma mallette, à côté de mes flacons gradués. Le clic de fermeture est définitif. Je me dirige vers la sortie. Mes pas, pour la première fois, résonnent sur la dalle. Un son lourd, affirmé.

Je sors dans le bleu gris du matin. L'air est chargé d'humidité, une brume qui étouffe les sons de la ville qui s'éveille. Viktor a disparu. Sa voiture n'est plus qu'un souvenir olfactif de tabac et d'ambre qui se dissipe dans le vent froid.

Je marche vers la station de métro la plus proche. Le cliquetis des rails au loin, le

sifflement des câbles électriques, le bourdonnement de la ville... tout me paraît plus fort. Plus tranchant.

Le nettoyage n'est plus une fin. C'est une cicatrice.

Dans ma poche, le scalpel frotte contre ma cuisse à chaque pas. *Sshht. Sshht.* Une menace que je porte volontairement. Une invitation au chaos que je ne peux plus ignorer.

Chapitre 3

Protocole Brisé

Le chuintement de la lingette microfibre sur le rebord d'un fût en polyéthylène haute densité marque la cadence. Un mouvement circulaire, régulier, trois virgule quatre secondes par révolution. Le bras droit suit une trajectoire parabolique parfaite. Sous le gant en nitrile, la chaleur générée par la friction se diffuse contre la pulpe des doigts. C'est une élévation de température infime, peut-être un demi-degré, mais elle suffit à signaler l'efficacité du geste. La surface grise, mate, devient un miroir noir où se reflète la rangée de plafonniers industriels.

Vérification spatiale effectuée. Le hangar 14 est une boîte de béton de mille deux cents mètres carrés. Température ambiante : neuf degrés Celsius. Hygrométrie : soixante-deux pour cent. Les sorties sont au nombre de trois. Nord : rideau de fer à enroulement. Est : porte de service à badge magnétique. Sud : rampe de chargement obstruée par un transpalette hors d'usage. L'acoustique est saturée par le ronronnement d'un groupe électrogène en bout de ligne, une vibration de basse fréquence qui remonte dans les talons de mes bottes.

Je change de secteur. Mes pas ne font aucun bruit sur la dalle lissée à l'hélicoptère.

Au centre du hangar, sous un halo de projecteurs halogènes de cinq cents watts, la stase thermique est rompue. Les lampes crachent une lumière jaune-orangée qui irradie la zone comme un soleil artificiel. Les molécules d'air y sont plus agitées, créant une colonne de convection invisible qui fait trembler les particules de poussière en suspension. C'est là que se trouve l'anomalie.

Sacha est debout dans ce cône de chaleur. Ses manches sont retroussées, révélant des

avant-bras massifs où le réseau veineux affleure sous une peau congestionnée par l'effort. La sueur perle à la racine de ses cheveux ras, brille sous les halogènes. À ses pieds, une flaque d'un rouge sombre s'étend sur le béton froid. Le liquide perd sa chaleur organique à chaque seconde, la vapeur s'élevant très légèrement avant de se dissiper dans l'air sec du hangar.

L'homme attaché à la chaise n'est plus qu'une source de chaleur défaillante. Son rythme cardiaque, visible au battement désordonné de sa carotide, chute. Ses expirations produisent de petits nuages de condensation qui se raréfient.

Sacha saisit une barre de fer galvanisé posée contre un établi en bois de bout. Le métal a dû absorber la température de la pièce, autour de dix degrés. Quand il le plaque contre le flanc de l'homme, le contraste thermique provoque un spasme violent. La peau se rétracte. Un son rauque s'échappe de la gorge de la victime, un râle qui racle les parois de sa trachée.

— Trop tôt, Sacha.

Ma voix est une lame de glace dans l'étuve des projecteurs. Elle ne porte aucune émotion, juste une observation technique.

Sacha ne se tourne pas tout de suite. Ses épaules se figent. Je vois le tissu de sa chemise en coton épais se tendre. La chaleur qui émane de lui est différente de celle des lampes ; c'est une chaleur chimique, celle de l'adrénaline et d'une pulsion qu'il ne maîtrise pas.

— Viktor t'a envoyée pour nettoyer, pas pour commenter, Lyra.

Il se retourne enfin. Son visage est une carte de pores dilatés et de capillaires éclatés. Ses yeux sont injectés de sang. Il dégage une odeur de cuir humide et de gomme brûlée. Il est le désordre. Il est la tache que le protocole n'a pas encore effacée.

— Tu pollues la zone, je réponds. L'hémoglobine a déjà imprégné les joints de dilatation du béton. À cette température, le sang coagule mal. Le nettoyage demandera quatre heures de plus que prévu.

Je m'approche. La chaleur des halogènes commence à piquer la peau de mon visage. C'est une agression physique. Je préfère le froid des zones d'ombre, là où les molécules sont stables.

Sacha lâche la barre de fer. Le choc du métal sur la dalle produit un tintement cristallin qui résonne jusqu'au plafond en tôle ondulée. Il fait un pas vers moi. Il est plus grand de vingt centimètres. Sa masse thermique est imposante, un bloc de muscle à trente-sept degrés qui tente d'intimider mon système.

— Ce type sait où se trouve la cargaison de platine. Il va parler. Ou il va mourir. Dans les deux cas, tu feras ton boulot.

Il pointe du doigt le corps affaissé sur la chaise. Une goutte de sueur tombe du menton de Sacha et s'écrase sur la chaussure de l'informateur.

Le mépris monte en moi comme une brûlure gastrique. Ce n'est pas de la morale. C'est une réaction allergique à l'inefficacité. La torture est une méthode de basse résolution. Elle produit du bruit, de la douleur et des fluides inutiles. Elle ne produit pas de données fiables.

— Son système nerveux entre en état de choc, Sacha. La vasodilatation périphérique est stoppée. Il ne sentira plus rien dans trois minutes. Tu perds ton énergie.

— J'ai encore des méthodes.

Il attrape une petite lampe à souder au butane sur l'établi. Le déclic du

piézoélectrique est un claquement sec. Une flamme bleue, dard effilé de deux mille degrés, surgit du brûleur. Le sifflement du gaz sous pression remplit l'espace. L'air autour de la buse se tord sous l'effet de la réfraction thermique.

Sacha approche la flamme de la main de l'homme.

L'odeur arrive avant le cri. C'est une odeur de kératine brûlée, lourde, sucrée, écœurante. Elle s'accroche aux parois nasales, s'insinue dans les fibres de mes vêtements. C'est la signature olfactive du chaos absolu.

Le cri de l'homme est une rupture de fréquence. Un son qui déchire le protocole.

Je bouge avant d'avoir analysé la décision.

Mon gant en nitrile glisse sur le poignet de Sacha. La peau est brûlante, moite. Je presse le nerf cubital avec la force d'un étau pneumatique. Son bras se dérobe. La lampe à souder dévie, léchant le montant d'acier d'un rack de stockage. Une gerbe d'étincelles oranges jaillit.

— Lâche ça.

Ma voix a baissé d'une octave. C'est le ton que j'utilise pour les substances corrosives.

Sacha grogne. Il tente de se dégager, mais j'utilise son propre poids. Je pivote. La semelle de ma botte trouve l'adhérence parfaite sur le béton sec. Je transfère l'énergie cinétique de mes hanches vers mon épaule. Sacha est projeté contre l'établi. Les outils tombent dans un fracas de métal désaccordé. Une pince universelle rebondit, son bec en acier brossé scintille une dernière fois avant de finir dans l'ombre.

— Tu touches à quoi, là ? rugit-il. Tu es une femme de ménage, Lyra. Rien d'autre.

Une effaceuse de merde.

Il se redresse. La congestion de son visage vire au pourpre. La chaleur qu'il dégage est désormais une menace directe. Il charge.

Le temps se segmente en images fixes.

Frame 1 : Son poing droit part, une trajectoire linéaire visant ma tempe.

Frame 2 : Je décale mon centre de gravité de quinze centimètres vers la gauche. Le déplacement d'air provoqué par son coup me frôle la joue, une onde de pression tiède.

Frame 3 : Ma main gauche saisit son coude. Ma main droite plonge dans ma poche tactique.

Frame 4 : Le scalpel que Viktor m'a donné est là. L'acier est froid contre mes doigts, une promesse de précision.

Je ne l'utilise pas pour trancher. Pas encore. J'utilise le manche en titane comme un point de pression. Je l'enfonce dans le plexus solaire de Sacha. Le choc coupe sa respiration. Ses poumons se vident dans un sifflement de soufflet crevé.

Il recule, vacille. Ses yeux cherchent de l'air, mais son diaphragme est paralysé.

C'est le moment où le protocole se brise définitivement. Intervenir était une erreur logistique. Neutraliser le lieutenant de Viktor est un suicide professionnel. Mais la vision de ce corps en sueur, de cette flamme bleue et de cette flaque de sang qui s'étale sans contrôle est devenue insupportable. C'est un bug dans ma matrice. Une erreur système que je dois corriger manuellement.

Sacha récupère. Ses réflexes de brute reprennent le dessus. Il sort un couteau tactique de sa ceinture. La lame en carbone noir ne réfléchit aucune lumière. C'est un vide visuel dans l'éclat des halogènes.

— Je vais te démonter, Lyra. Pièce par pièce.

Il ne parle plus pour Viktor. Il parle pour sa propre fierté de prédateur déclassé par une technicienne.

Il attaque avec une série de feintes circulaires. Le métal fend l'air, un bruit de soie déchirée. Je recule, restant à la lisière du cercle de lumière. Le froid de la zone d'ombre me redonne de la clarté. Mon cerveau traite les données à une vitesse prodigieuse : la longueur de sa lame, l'amplitude de son mouvement, la sudation excessive de sa main qui va rendre sa prise glissante.

Il porte une botte d'estoc. Trop prévisible.

Je saisis son poignet armé. La chaleur de son corps traverse mon gant, une sensation organique qui me répugne. C'est de la matière vivante, désordonnée, pulsante. Je tords. Le cartilage de son poignet craque, un bruit de bois sec qui se brise. Le couteau tombe.

Avant qu'il ne puisse hurler, je plaque ma main libre sur sa bouche. Sa peau est brûlante contre le nitrile froid.

Je sens son souffle chaud, erratique, contre ma paume. Ses narines se dilatent. La terreur remplace la colère dans son regard. C'est une transition thermique : la chaleur de la rage laisse place au froid de la certitude.

Le scalpel entre sous sa mâchoire, là où la peau est fine, juste au-dessus de la carotide.

Le geste est chirurgical. Une incision de deux centimètres.

La sensation est presque érotique dans sa précision. La résistance de l'épiderme, puis le glissement fluide dans les tissus mous. Le sang qui jaillit n'est pas une flaque, c'est

un jet sous pression, une fontaine de chaleur à trente-sept degrés qui inonde ma main, mon avant-bras, ma combinaison en néoprène.

Le liquide est visqueux, lourd. Il est d'une température alarmante. Il semble posséder sa propre volonté, cherchant à s'infiltrer dans chaque couture, chaque pore du hangar.

Sacha s'effondre. Son poids est mortel, une masse inerte que je guide vers le sol pour éviter un choc trop sonore.

Il s'écroule sur la dalle de béton. Ses membres s'agitent dans des mouvements réflexes, puis le calme revient. L'entropie gagne. La chaleur s'échappe de son corps par la plaie béante, se répandant en un cercle parfait sur le sol gris.

Je reste debout au-dessus de lui. Mon bras est rouge jusqu'au coude. Je sens la chaleur du sang qui commence déjà à refroidir, devenant collante, changeant de texture.

L'informateur sur la chaise me regarde avec des yeux de verre. Il ne crie plus. Il a compris que le monstre a été remplacé par quelque chose de bien plus dangereux : un automate qui nettoie les erreurs.

Je regarde la pièce. Le désordre est maintenant total. Un corps n'est pas une tache. C'est une anomalie structurelle. Un volume de soixante-dix kilos de matière organique en décomposition qu'on ne peut pas dissoudre avec un spray à l'ammoniaque et une lingette microfibre.

Le silence du hangar est devenu une substance physique, une pression atmosphérique qui pèse sur mes tympans. Le groupe électrogène s'est arrêté. La vibration dans mes talons a disparu.

Je lève les yeux vers les projecteurs halogènes. Ils grésillent, mourants. La chaleur qu'ils projetaient s'estompe, laissant place au froid mordant de la nuit parisienne qui

s'insinue par les jointures du rideau de fer.

Je sors mon téléphone d'une poche restée propre. Mes doigts tremblent. C'est une réaction physiologique, un ajustement thermique de mon système nerveux central face à l'adrénaline qui redescend.

Je compose un numéro que je connais par cœur mais que je n'ai jamais utilisé.

— Viktor.

Ma voix est stable. Un mensonge acoustique.

— Le hangar 14 est compromis, je dis. Il y a une erreur de protocole.

— De quelle nature, Lyra ?

Sa voix est un murmure de velours noir, mais j'y perçois une vibration de curiosité. Il sait déjà.

— Une tache organique que je ne peux pas effacer seule. Sacha est au sol. Il ne génère plus de chaleur.

Un silence. À l'autre bout de la ligne, j'entends le craquement d'une allumette, puis l'aspiration d'une bouffée de cigarette. Je visualise la fumée chaude qui sort de ses poumons pour se perdre dans l'air froid de sa suite impériale.

— C'est fascinant, murmure-t-il. L'outil a brisé l'artisan. Ne bougez pas, Lyra. Savourez le désordre. C'est le seul moment où vous êtes réellement vivante.

Il raccroche.

Le cliquetis du téléphone que je range résonne comme un coup de feu. Je regarde mes mains. Le sang de Sacha a noirci. Il a la couleur du bitume sous la pluie. Sous cette couche de mort, ma peau est glacée.

Je prends une nouvelle lingette microfibre dans ma mallette. Je commence à essuyer le manche de mon scalpel. Le mouvement est circulaire, régulier. Trois virgule quatre secondes par révolution.

Mais pour la première fois de ma vie, la surface ne devient pas propre. Elle reste souillée par une ombre que je ne peux pas voir, mais que je sens vibrer sous mes doigts comme une fièvre.

Je me détourne du corps. Je marche vers la zone d'ombre, loin des projecteurs halogènes qui finissent de refroidir dans un cliquetis de métal qui se contracte. Le froid est désormais mon seul allié, mais il ne suffit plus à geler le chaos qui vient de naître en moi.

Sacha est une anomalie. Et je suis le vecteur de la contagion.

Chapitre 4

Le Prix de l'Effacement

L'odeur d'ozone sature la ruelle, une trace ionisée qui stagne entre les parois de briques sombres. Un tir silencieux laisse toujours cette empreinte, un goût de court-circuit sur la langue, une sécheresse immédiate dans les sinus. Je m'adosse au mur. La rugosité du mortier effrite la laine de ma veste. Sous mes doigts, la pierre est poreuse, granuleuse, chargée de la poussière accumulée d'un Paris qui ne dort jamais. Je compte les pulsations à ma carotide. Soixante-douze. Stable. Ma vision périphérique balaie l'angle mort derrière les bennes à ordures métalliques dont la paroi vibre imperceptiblement au passage d'un métro lointain.

Je n'ai pas de sang sur moi, mais je sens le poids de celui de Sacha comme une membrane invisible collée à mes paumes. C'est une sensation de poisse résiduelle, un film de polymère qui entrave mes mouvements. Je déplace ma main vers la poignée de la porte de service. Le fer est froid, battu par les ans, piqué d'une rouille qui gratte l'épiderme. Trois pressions courtes sur le pavé numérique. Le mécanisme interne gémit, un frottement de pignons mal huilés qui transmet une secousse jusque dans mon avant-bras.

L'atelier d'Elias m'accueille avec une densité atmosphérique différente. Ici, l'air est saturé de particules de papier ancien et de solvants organiques. C'est un espace de textures sèches. Je marche sur le parquet de chêne dont les lattes incurvées craquent sous mon poids, un bruit de bois mort qui se brise. Elias est penché sur une table de travail en zinc. La surface grise est marquée de griffures chirurgicales, une cartographie de lames de précision. Il ne lève pas les yeux. Il manipule une feuille de parchemin avec des gants de coton blanc. Le tissu glisse sur la peau animale avec un sifflement de soie.

— Tu as l'odeur du chaos, Lyra.

Sa voix est un froissement de parchemin. Il pose son outil, un stylet en os dont la patine jaune témoigne de décennies d'usage. Je m'approche de l'établi. L'inventaire spatial est immédiat : deux sorties, une trappe sous le tapis de sisal, une armoire forte dont le blindage en acier au manganèse pourrait résister à une charge creuse. Les murs sont recouverts de casiers en bois de cèdre, chaque tiroir renfermant des identités en devenir, des encres aux pigments de broyage micrométrique, des sceaux en cire dont la consistance rappelle celle de la chair humaine refroidie.

— Le protocole a été rompu, je dis. Viktor a injecté une variable incontrôlée.

Je pose mes mains à plat sur le zinc. Le contact du métal neutre aide à dissiper la charge statique qui hérissé les poils de mes bras. Elias se redresse. Ses articulations émettent un cliquetis sec, une mécanique usée par la précision. Il retire ses gants. Ses doigts sont une accumulation de cicatrices fines, une texture de cuir tanné, durci par les acides de morsure.

— Viktor ne cherche pas des variables, Lyra. Il cherche des résonances. S'il t'a laissée vivante après ce qui s'est passé au hangar, c'est qu'il a entamé une nouvelle œuvre. Tu n'es plus la main qui nettoie. Tu es le témoin qu'il installe au premier rang.

— Je suis un outil de neutralisation. Rien d'autre.

Ma propre voix me revient, amputée de toute chaleur, comme si elle frappait un mur de béton brut. Je sens la tension dans mes trapèzes, une corde de piano trop tendue qui menace de rompre. Je sors un flacon de ma poche. Verre borosilicaté. Je le pose sur le zinc. À l'intérieur, une douille en laiton, percutée, encore marquée par la suie de la combustion.

— Identifie la signature de la frappe. C’était un tir de précision, à travers une paroi composite. Sans visuel direct.

Elias prend une loupe de joaillier. Le métal de l’instrument est poli par des années de contact dermique. Il examine l’objet. Le silence dans l’atelier devient une matière physique, une nappe de velours lourd qui étouffe les sons de la ville.

— C’est une munition subsonique à fragmentation contrôlée, murmure-t-il. Usinage sur mesure. Un alliage de tungstène et de plomb. C’est la signature de l’unité de Viktor. Mais ce n’est pas le plus important.

Il pose la loupe. Il me regarde. Ses pupilles sont des perles de jais serties dans des paupières parcheminées.

— Il t’a choisie pour documenter sa chute, Lyra. Il sait que ton hyper-contrôle est une prison. Il veut voir quand les barreaux vont fondre.

Un frisson thermique parcourt ma colonne vertébrale. Ce n’est pas de la peur. C’est une analyse de vulnérabilité. Je sens le tissu de ma chemise, une popeline de coton haute densité, devenir une contrainte insupportable contre ma peau. Tout ce qui est tactile devient une agression. Le poids de ma montre, l’ajustement de mes bottes, la pression de l’air.

Soudain, la vibration change.

Ce n’est pas un bruit, c’est une onde de choc qui se propage par le sol. Le parquet transmet une onde de basse fréquence. Un moteur de forte cylindrée vient de s’éteindre dans la ruelle. Le silence qui suit est plus dense que le précédent. Il a la texture du plomb fondu.

Elias ne bouge pas. Ses mains restent immobiles sur le zinc, deux fossiles de chair.

La porte de service ne s'ouvre pas. Elle est libérée. Le verrou magnétique est désactivé à distance, un déclic électronique qui résonne comme une vertèbre qui lâche.

Viktor entre.

L'atmosphère se contracte. Son sillage est un mélange de cuir de luxe et d'une note de fond plus sombre, quelque chose qui rappelle la terre humide et la pierre froide. Il porte un manteau en cachemire noir, une matière qui semble absorber toute la lumière de la pièce, un noir Vantablack textile. Il ne marche pas, il glisse, une prédiction de mouvement sans friction.

Il s'arrête à deux mètres. Sa présence est une pression barométrique qui fait bourdonner mes oreilles.

— L'effacement est un art ingrat, Lyra, dit-il. On passe sa vie à supprimer des traces, pour finir par s'apercevoir qu'on est soi-même une tache sur le décor.

Sa voix est un frottement de velours sur du verre. Il retire ses gants de cuir de pécari, un cuir d'une finesse extrême, laissant apparaître des mains longues, aux ongles coupés court, d'une propreté clinique. Il s'approche d'une presse à graver en fonte. Il laisse courir ses doigts sur la roue de manœuvre. Le contact entre sa peau et le métal noirci crée un contraste chromatique violent.

— Elias, dit-il sans le regarder. Ton travail sur les titres de créances de la banque de Genève était admirable. Une texture de papier fibreux, une réaction aux UV parfaite. Mais tu as vieilli. Ta main tremble de deux microns vers la gauche lors de la signature.

Elias ne répond pas. Son visage est une plaque de cire morte. Je sens le danger

comme une décharge électrique qui parcourt le sol de l'atelier. Ma main droite descend vers ma hanche, effleure le polymère froid de mon arme.

— Ne fais pas ça, Lyra, murmure Viktor. L'acier de ton canon est encore tiède. Tu n'as pas eu le temps de le décontaminer après l'épisode du hangar.

Il se tourne vers moi. Ses yeux ont la clarté d'un éclat de diamant brut.

— J'ai une proposition stratégique. Un pacte organique.

Il sort de sa poche un petit boîtier en titane. Il le pose sur le zinc, à côté de la douille. Le choc du métal sur le métal est net, définitif.

— À l'intérieur, une ampoule de diméthylmercure. Une goutte sur la peau d'Elias, et son système nerveux commencera à se liquéfier dans trois jours. Une mort lente, une dégradation moléculaire que même toi tu ne pourras pas nettoyer.

Je sens un spasme dans ma mâchoire. L'hyper-contrôle vacille. Le désordre s'infiltré sous la forme d'une menace contre un élément de mon passé que j'ai omis de neutraliser : mon attachement au mentor. C'est une erreur de calcul. Une contamination émotionnelle.

— Qu'est-ce que tu veux ? ma voix est un souffle de glace.

— Je veux une archiviste, Lyra. Je vais brûler ce monde. Je vais laisser derrière moi des scènes de crime qui seront des chefs-d'œuvre de brutalité. Je veux que tu sois celle qui nettoie le sang derrière moi, mais qui garde les preuves. Tu vas documenter ma fin. Tu vas devenir la mémoire de mon chaos.

Il s'approche encore. Je sens la chaleur qui émane de son corps, une radiation thermique qui heurte mon propre froid. Il lève une main. Ses doigts s'approchent de

mon visage sans le toucher. Je sens le déplacement de l'air, une caresse de vent invisible.

— Si tu acceptes, Elias continue de fabriquer ses faux papiers dans cette cave poussiéreuse. Si tu refuses, je brise le boîtier maintenant. Tu verras la vie quitter ses yeux millimètre par millimètre, et tu devras nettoyer ses fluides vitaux sur ce zinc.

Je regarde Elias. Il ne me regarde pas. Il fixe le boîtier de titane. Je perçois le battement de sa carotide, un rythme irrégulier, une défaillance mécanique imminente.

L'image de la soie sauvage de ma robe de hier soir, imprégnée du sang de Sacha, me revient. La texture était huileuse, lourde. Je visualise les sept jours à venir comme une série de surfaces à traiter, de matières à purifier, de cadavres à effacer de la réalité. C'est une transaction. Ma liberté contre la survie d'une ancre.

— Je nettoie, je dis. Mais je ne garde rien. L'effacement est total ou il n'est pas.

Viktor sourit. Un étirement de lèvres sans joie, une cicatrice qui s'ouvre.

— Tu garderas tout ici, dit-il en désignant mon crâne. Ta mémoire est ton seul coffre-fort. C'est là que je veux vivre mes dernières heures.

Il se recule. La pression barométrique chute. Il récupère le boîtier de titane. Le glissement du métal contre le cachemire de sa poche produit un son de papier de verre très fin.

— Première mission, Lyra. Le palace de l'avenue Montaigne. Suite 402. Madame V. a eu un accident esthétique avec un coupe-papier en argent. La soie des draps est gâchée. Rends la pièce stérile.

Il se dirige vers la sortie. Son passage déplace les particules de poussière qui dansent

dans le faisceau d'une lampe de bureau. Il s'arrête devant la porte de service. Il ne se retourne pas.

— Et Lyra... n'essaie pas de changer de peau. J'aime l'odeur de la tienne quand elle commence à transpirer sous l'effort de la dissimulation.

Il sort. La porte se referme avec un souffle pneumatique. Le silence qui revient est différent. Il est chargé d'une attente.

Je reste immobile pendant trois minutes. C'est le temps nécessaire pour que mon système nerveux évacue le surplus de cortisol. Je sens mes doigts redevenir fonctionnels. Je me tourne vers Elias.

Il a repris ses gants de coton. Il manipule de nouveau le parchemin. Mais je vois une goutte de sueur perler à la lisière de ses cheveux blancs. Elle roule lentement, une perle de sel qui vient s'écraser sur le zinc.

— Tu aurais dû le laisser faire, Lyra, murmure-t-il sans lever les yeux. On ne nettoie pas un incendie. On attend qu'il s'éteigne.

Je ne réponds pas. Je prends mon sac de travail. Je vérifie les compartiments. Les flacons de solvants, les lingettes, les scalpels, les sacs de transport biodégradables. Chaque objet est à sa place, une architecture de l'ordre face au néant qui vient.

Je sors mon arme. Le poids du polymère et de l'acier est une certitude tactile. Je vérifie la chambre. Une cartouche dorée, luisante, prête à la percussion.

Le cliquetis sec du chargeur de mon Glock qui se verrouille dans la poignée résonne dans l'atelier comme un point final.

Je quitte la chaleur sèche de l'atelier pour retrouver l'humidité de la ruelle. Le béton

sous mes pas est dur, indifférent. Je marche vers l'avenue Montaigne. Ma peau est une armure. Mon esprit est un scalpel. Le jeu de Viktor a commencé, et chaque surface que je toucherai désormais sera une arme pointée vers mon propre effacement.

Chapitre 5

L'Ambre et l'Ammoniaque

L'habitacle de la Mercedes-Maybach S680 est une bulle d'anoxie chromée. Les vitres en polycarbonate feuilleté filtrent le spectre visible, ne laissant passer qu'une version désaturée de l'avenue Montaigne. Dehors, Paris est une succession de photogrammes surexposés. Dedans, le noir est une valeur absolue. Je suis assise sur le cuir nappa perforé, mes genoux formant un angle de quatre-vingt-dix degrés exacts.

Entre mes doigts, la soie sauvage coule comme un fluide non-newtonien. C'est un fourreau d'un vert forêt si profond qu'il absorbe la faible luminescence des diodes du plafonnier. La texture est une agression moléculaire. Ce n'est pas la douceur lisse du satin industriel ; c'est une matière organique, fibreuse, parsemée de micro-aspérités, de résidus de séricine qui accrochent la pulpe de mes pouces. Une sécrétion d'insecte transformée en armure de gala.

— Enfile-la, Lyra.

La voix de Viktor est une fréquence basse qui fait vibrer le verre de mon champ de vision. Il ne me regarde pas. Il fixe l'horizon défilant à travers le pare-brise, son profil découpé par les flashes intermittents des réverbères au sodium. L'angle de sa mâchoire est une ligne de force, une arête géométrique qui sépare l'ombre de la lumière artificielle.

Je ne bouge pas. Mon protocole interne analyse la menace. Espace confiné : 4,2 mètres cubes. Sorties : quatre portières verrouillées électroniquement. Armement à disposition : un stylo en tungstène dans l'accoudoir, ma propre force cinétique, et la broche en platine fixée sur le revers de la housse de la robe. Insuffisant pour une

neutralisation propre.

— Le temps est une ressource non renouvelable, ajoute-t-il. Nous passons l'Alma dans trois minutes.

Je saisis le bas de mon pull en cachemire noir. Le mouvement est mécanique. Je l'enlève. L'air de l'habitacle, régulé à 19,5 degrés, frappe ma peau. Ma rétine enregistre le contraste entre la pâleur de mon torse et l'obscurité dense du véhicule. Je suis une tache de craie sur un tableau noir. Je glisse la soie sur ma tête.

L'étouffement est immédiat. La robe est une seconde peau, trop étroite, conçue pour entraver le diaphragme. Elle m'oblige à une respiration apicale, superficielle. Le tissu glisse sur mes hanches avec un frottement huileux, une sensation de polymère fondu qui se fige. Je lutte contre le réflexe d'arrachement. L'hyper-contrôle est une architecture de verre ; un mouvement brusque et tout éclate.

Je cherche la fermeture éclair dans mon dos. Mes doigts rencontrent le vide.

— Laisse, dit Viktor.

Il pivote sur le siège. Le mouvement déplace les particules d'air. L'odeur de son parfum nous sépare : une base d'ambre gris, lourde, animale, presque fécale dans sa concentration pure, surmontée d'une note de tabac froid qui s'est logée dans les fibres de sa veste en laine peignée. C'est une empreinte olfactive qui sature mes sinus, une contamination de mon périmètre de sécurité.

Il s'approche. La distance entre nos visages tombe sous les vingt centimètres. Je peux compter les capillaires dans le blanc de ses yeux. Ses pupilles sont dilatées, deux disques d'obsidienne qui dévorent l'iris gris acier. Il n'y a aucune hésitation dans son spectre moteur. Il tend la main. Ses doigts ne touchent pas ma peau, ils frôlent les bords du tissu ouvert.

L'éclairage public projette maintenant des zébrures orange sur son visage. C'est un cycle chromatique régulier : deux secondes d'obscurité, une demi-seconde de lumière crue. Dans ces intervalles, je scanne ses failles. Une cicatrice infime, presque invisible, court le long de sa tempe gauche, une rupture de la texture épidermique. Un pore obstrué près de l'aile du nez. Des micro-mouvements oculaires qui trahissent une analyse similaire à la mienne. Il ne me regarde pas comme un homme regarde une femme. Il me regarde comme un gemmologue examine une inclusion dans un diamant de sang.

— Tu es une anomalie, murmure-t-il. Une surface parfaitement lisse dans un monde de débris.

Ses mains passent derrière ma nuque. Le contact est thermique. Ses paumes sont chaudes, une chaleur de moteur en surchauffe qui contraste avec le froid résiduel de la soie. Je sens ses phalanges effleurer mes vertèbres cervicales. C'est une cartographie tactile. C1, C2, C3. Il connaît les points de rupture. Il sait qu'une pression précise à la base de mon crâne éteindrait le signal nerveux en un millième de seconde.

Il saisit la tirette de la fermeture éclair. C'est un petit morceau de laiton brossé.

Le bruit commence. Un crissement métallique, microscopique mais amplifié par le silence de la Maybach. *Zzzzzzt.* Les dents de la fermeture s'engrènent les unes dans les autres, verrouillant la soie autour de ma cage thoracique. C'est une suture chirurgicale. À chaque centimètre gagné, le tissu compresse mes côtes. Mon cœur cogne contre la paroi de la robe. Je vois le rythme de ma carotide battre sous la peau de mon cou, un signal visuel de ma perte de contrôle que je ne peux occulter.

Viktor s'arrête à mi-chemin, entre les omoplates.

— Respire, Lyra. Tu te rigidifies. Tu essaies de devenir de l'acier. Mais l'acier se

brise. Sois comme le mercure. Incompressible. Toxique.

Il rapproche son visage de mon épaule nue. Je vois les pores de sa peau, les détails de sa barbe de trois jours qui ressemblent à des fils de cuivre plantés dans du cuir. Il inhale. Je sais ce qu'il cherche. L'odeur de la sueur sous l'effort de la dissimulation. L'ammoniaque. Ce résidu chimique que mon corps produit quand le stress dépasse les capacités de traitement de mon cortex. C'est mon odeur de défaite. Elle est là, infime, masquée par la soie, mais il la détecte. Ses narines frémissent.

C'est une décharge sensorielle. Le noir de l'habitacle semble se saturer de couleurs parasites, des phosphènes qui dansent devant mes yeux. Le vert de la robe devient une forêt primaire, le gris de ses yeux une banquise en train de se fracturer. Mon système nerveux central est en train de saturer. Les informations sont trop denses, trop proches. La proximité physique est une variable que je n'ai pas intégrée dans mon équation de survie.

Je vois son reflet dans la vitre latérale. Nous formons une masse sombre, une silhouette bicéphale aux contours flous. Les lumières de la ville nous traversent comme si nous étions des fantômes. Nous passons devant une vitrine de luxe, un éclat de cristal et de miroirs qui renvoie notre image avec une netteté insupportable. Je vois ma propre pâleur, mes yeux trop larges, le vide derrière mes pupilles. Je ne suis plus une opératrice. Je suis une pièce d'exposition.

Viktor resserre sa prise sur la fermeture. Ses doigts effleurent la base de mes cheveux, là où les nerfs sont à fleur de peau. Un frisson, une réaction galvanique incontrôlable, parcourt mon dos. C'est une défaillance de mon architecture. Une fuite de courant.

— Tu n'as jamais existé, n'est-ce pas ? dit-il, sa voix presque contre mon oreille. Tu as passé ta vie à effacer tes traces. Les empreintes, l'ADN, les souvenirs. Tu es une page blanche saturée de solvants.

Il tire brusquement sur la fermeture pour les derniers centimètres. Le curseur arrive au sommet, contre ma nuque. Le clic final est sec, définitif. On dirait le bruit d'un percuteur qui frappe une amorce vide.

La robe est scellée. Elle est si ajustée que je sens le relief de chaque couture, la pression exacte de chaque fil. Je suis emprisonnée dans une structure moléculaire de luxe. Viktor retire ses mains, mais la chaleur de ses doigts persiste sur ma peau, une image thermique rémanente.

Il se rassoit, reprend sa position de prédateur au repos. Il lisse les revers de sa veste avec une précision maniaque. L'ordre est revenu dans l'habitacle, mais c'est un ordre factice, une fine couche de vernis sur une plaie ouverte.

Dehors, le bâtiment du gala apparaît. C'est un monolithe de pierre de taille, baigné dans une lumière blanche, crue, chirurgicale. Des projecteurs balayent le ciel, leurs faisceaux coupant l'obscurité comme des scalpels. Les flashes des photographes crépitent déjà au loin, des explosions de magnésium qui impriment des taches blanches sur ma rétine.

Viktor se tourne une dernière fois vers moi. Dans la lumière crue qui inonde maintenant la voiture, ses yeux ne sont plus gris, ils sont transparents, dépourvus de toute humanité. Il me regarde avec une satisfaction esthétique qui me donne envie de me griffer le visage pour détruire cette symétrie qu'il admire.

— On ne nettoie pas un gala, Lyra. On y devient la tache que personne n'ose regarder en face.

La voiture ralentit. Le pneu crisse sur le pavé, un son de caoutchouc torturé. Le chauffeur, une ombre derrière la vitre de séparation, attend le signal. Viktor ne me tend pas la main. Il se contente d'observer la façon dont la soie verte réagit à ma respiration contrainte.

Je vérifie mentalement mes paramètres. Rythme cardiaque : 92 pulsations par minute. Trop élevé. Saturation d'oxygène : nominale. Capacité de mouvement : réduite de 40% par le fourreau.

Il ouvre la portière. L'air de Paris s'engouffre dans l'habitacle, chargé d'ozone et de poussière urbaine. Le contraste visuel est total : le noir absolu de la voiture contre l'éclat aveuglant du tapis rouge. C'est une naissance violente.

Viktor descend le premier. Il se tient debout, une colonne de ténèbres au milieu de la lumière. Il attend. Je sais ce qu'il voit. Il ne voit pas Lyra. Il voit le résultat de sa propre chorégraphie.

Je glisse hors du siège. Mes jambes sont lourdes, entravées par la soie qui se colle à mes cuisses. Le monde est trop brillant. Chaque reflet sur les carrosseries des voitures garées est une lame qui me coupe les yeux. Je marche vers lui, chaque pas étant une négociation avec la gravité et le tissu.

Lorsqu'il pose sa main dans le bas de mon dos pour me guider vers l'entrée, je sens la fermeture éclair sous sa paume. C'est une ligne de métal froid, une frontière entre mon corps et le sien. Il ne pousse pas, il dirige. Son contact est une promesse d'effacement.

Nous montons les marches. Les flashes s'intensifient, une tempête électrique qui décompose chacun de mes mouvements. Je n'ai plus d'ombre. Je suis exposée, disséquée par les lentilles des objectifs.

Dans mon dos, je sens Viktor qui resserre imperceptiblement sa main sur la soie, vérifiant la tension du tissu, s'assurant que le linceul est bien en place, sans un pli, sans une faille, prêt pour la cérémonie du chaos.

Chapitre 6

Le Miroir de Carrare

Cinquante-six carats. Le diamant de sang suspendu à la carotide de Madame V n'est pas une parure, c'est une balise de détresse géologique. Sous la lumière des lustres en cristal de Bohème, le carbone cristallisé renvoie des éclairs de spectre visible qui brûlent la rétine. Il vibre au rythme de sa pulsation, un métronome biologique niché dans un sertissage de platine. Je cartographie la pièce. Quatre sorties principales. Six issues de secours masquées par des tentures de damas lourd. Douze colonnes de marbre veiné de vert forêt. Trois cent douze invités. Quarante-deux serveurs dont la démarche trahit, pour sept d'entre eux, une formation militaire ou paramilitaire : hanches stables, regard qui balaye les angles morts, plateaux portés comme des boucliers.

L'air est saturé. Une stratification d'odeurs qui forme un dôme invisible au-dessus de la réception. La note de tête est une gardenia agressive, un parfum de serre tropicale et de décomposition florale imminente, portée par Madame V. Juste en dessous, le genièvre âcre du gin et l'effluve ferreux de l'argenterie polie. Mais il y a une anomalie. Une effluve parasite se faufile entre les vapeurs de champagne et le musc des corps pressés. Une odeur de polytétrafluoroéthylène. Un lubrifiant industriel sec, utilisé pour les mécanismes de précision soumis à de fortes contraintes thermiques. C'est l'odeur d'une arme qui n'a pas encore tiré, mais dont la glissière a été manipulée avec obsession.

Mon audit interne se déclenche. Rythme carotidien : 72 bpm. Température cutanée : 36,4 degrés. Je suis une constante dans une pièce de variables.

Viktor se tient à trois centimètres de mon épaule gauche. Son sillage est une

architecture olfactive de bois brûlé et d'amande amère, un mélange de cyprès et de cyanure potentiel qui m'ancre dans le présent. Il ne me regarde pas. Il regarde la foule à travers moi, utilisant mes yeux comme des lentilles de visée.

— La cible est identifiée, murmure-t-il sans bouger les lèvres.

Je ne réponds pas. Je localise la source du PTFE. Pilier sud-est. Un homme en livrée, trop large d'épaules pour sa veste de service. Il porte un plateau chargé de coupes, mais son centre de gravité est décalé vers l'avant. L'odeur du lubrifiant se mêle maintenant à celle d'une transpiration rance, celle de l'adrénaline qui stagne dans les pores d'un homme qui a déjà accepté sa propre mort. Le mélange est écoeurant : un cocktail de sel, de peur et de polymère.

Je m'écarte de Viktor. Ma robe en crêpe de Chine frôle le sol avec un bruissement de feuilles mortes. Je me glisse dans les interstices du luxe, là où les regards ne s'attardent jamais. Je suis le solvant qui s'insinue dans la fissure.

En passant près du buffet, je saisis un pic à cocktail en titane, un objet de trois grammes au fini brossé. Je vérifie la texture : une micro-rugosité qui assure une prise parfaite. Dans ma pochette, un flacon de dix millilitres d'éther de pétrole, un dégraissant puissant. Je l'ouvre d'une main. L'odeur brutale, chimique, me siffle aux narines, neutralisant instantanément les fleurs et les parfums. C'est mon odeur. Celle du vide.

Le tueur s'approche de la trajectoire de Viktor. Il est à quinze mètres. Douze mètres. L'odeur du lubrifiant devient une certitude balistique.

Je coupe sa ligne de marche. Un serveur me contourne, apportant avec lui une bouffée de truffe blanche et de sueur de cuisine. Je l'utilise comme écran. Je suis à portée. Le tueur ne me voit pas. Pour lui, je suis une tache de couleur dans le décor, un accessoire de Viktor. C'est sa faille.

Je feins un faux pas. Mon épaule heurte son bras porteur. Le plateau oscille. Dans le chaos millimétré de la chute des verres, j'introduis le pic en titane dans la valve de sécurité de son dispositif de tir, dissimulé sous la serviette blanche de son bras gauche. Le métal rencontre le métal. Un clic sourd, inaudible pour quiconque n'est pas à l'écoute de la mécanique. Le lubrifiant PTFE réagit à la pression.

L'odeur du tueur change. Le sel de la sueur devient l'acidité de la panique. Il sent le sabotage. Il sait que le percuteur est bloqué par un corps étranger de trois grammes.

Je me redresse. Aucun mot. Je plonge mes yeux dans les siens. Ses pupilles sont des trous noirs dilatés par les amphétamines. Son odeur de bouche est celle du café froid et du tabac mâché. Je dépose une goutte d'éther de pétrole sur le revers de sa veste. Le solvant va dissoudre les fibres synthétiques de son uniforme, créant une marque de dégradation chimique visible sous les UV de la sécurité.

— Le service est terminé, dis-je.

Ma voix est une lame de rasoir. Froide. Dénuée de vibration.

Il recule. Il s'enfonce dans l'ombre d'un rideau de velours frappé. Sa fuite laisse derrière elle un sillage de panique : une traînée de phéromones de proie. Je reste immobile au milieu des débris de cristal. Le champagne se répand sur le marbre, une flaque dorée qui dégage une odeur de fermentation et de levure, saturant l'air d'une douceur écœurante qui masque l'acier de ma propre existence.

Viktor arrive derrière moi. Il ne demande pas si je vais bien. Il n'en a pas besoin. Il hume l'air. Il détecte l'éther. Il détecte le PTFE résiduel sur mes doigts.

— Précision chirurgicale, Lyra. Tu as le flair pour les impuretés.

Il se penche. Son visage est si proche que je peux sentir l'odeur du cuir fin de ses gants et le souffle neutre de sa respiration. Il n'y a aucune chaleur humaine en lui. Il est une extension du marbre et de l'acier. Ses doigts gantés effleurent ma joue, laissant une odeur de tanin et de cire de luxe.

— Regarde, dit-il en désignant le sol.

Une goutte. Une seule. Elle n'est pas sur le marbre blanc. Elle est sur le bord de ma chaussure. Un rouge profond, presque noir. Ce n'est pas le sang du tueur. C'est le mien. Le pic en titane a entaillé mon index lors du sabotage. L'odeur métallique, cuivrée, s'élève de la blessure. C'est une note de base lourde, indélébile. Elle coupe la gardenia. Elle coupe le champagne. Elle coupe tout.

C'est l'odeur de mon engagement.

Viktor sourit. Ses dents sont d'un blanc de porcelaine sous les lustres. Il sort un mouchoir en lin blanc, amidonné. L'odeur de la propreté clinique, de la vapeur et du fer à repasser. Il prend ma main. Il ne soigne pas la plaie. Il l'observe. Il presse le tissu sur la coupure, recueillant l'hémoglobine comme un collectionneur d'art ramasserait une relique.

L'odeur du sang sur le lin chaud est une signature.

— Tu commences à comprendre, Lyra, murmure-t-il. L'ordre n'est pas l'absence de chaos. C'est sa maîtrise absolue. Tu n'as pas nettoyé cette pièce. Tu l'as marquée.

Il replie le mouchoir. Le sang imbibe les fibres, créant une forme abstraite, une carte de ma défaillance contrôlée. Il range le tissu dans sa poche de poitrine, juste au-dessus de son cœur qui, je le sais, bat avec la régularité d'une horloge atomique.

Madame V s'approche, son diamant projetant des éclats rubis sur nos visages. Son

parfum de fleurs mourantes m'agresse à nouveau, mais il est maintenant dominé par l'odeur de mon propre fer. Elle ne voit pas la tache sur ma chaussure. Elle ne voit pas l'homme qui s'enfuit vers les sous-sols. Elle ne voit que deux figures parfaitement immobiles dans un décor de rêve.

— Vous avez l'air si... harmonieux, gazouille-t-elle.

L'ironie a l'odeur de la moisissure sous la dorure.

— Nous partageons le même sens du détail, répond Viktor.

Il me guide vers le centre de la salle de bal. Le sol en marbre sous mes pieds est une patinoire de minéral froid. Chaque pas est un calcul. Le poids de mon corps sur mon index blessé. La sensation du sang qui sèche, créant une croûte de fer sur ma peau. L'odeur de la pièce change à nouveau. La gardenia se fane. Le champagne s'évente. Il ne reste que le parfum de l'ozone qui crépite dans les prises murales et l'odeur persistante du titane et du sang.

Je regarde le reflet de la salle dans les miroirs de Carrare qui tapissent les murs. Le monde y est inversé. Les lumières y sont plus froides. Les gens y sont des spectres. Au centre, Viktor et moi formons un axe de symétrie noir et vert. Je vois ma propre main dans la sienne. Ma peau est d'une pâleur de gypse. Je ressemble à une statue qu'on aurait oublié de polir, une imperfection volontaire dans ce palais de la perfection.

Je ne ressens pas de douleur. La douleur est une information thermique et électrique que je traite avec distance. Ce que je ressens, c'est l'acceptation de la souillure. Pour la première fois, je ne cherche pas à effacer la trace. Je la laisse exister. Je laisse l'odeur du sang flotter entre nous, un secret partagé qui pue la complicité.

Le tueur a laissé une traînée invisible sur le tapis de soie du corridor menant aux

cuisines. Je peux la sentir. Une traînée de peur et de lubrifiant PTFE. Personne d'autre ne la verra. Personne d'autre ne la sentira. Mais pour Viktor et moi, c'est une ligne de feu tracée sur le luxe.

Nous dansons. Ce n'est pas une valse, c'est une manœuvre de contention. Il me fait tourner, et à chaque rotation, le spectre d'odeurs change : la cire des bougies, le vernis des instruments de l'orchestre, la laque des coiffures figées. C'est une ronde de cadavres exquis.

Mon index palpite. La pulsation est synchronisée avec celle du diamant de Madame V. Un écho entre la pierre et la chair. Une vibration qui dit que tout a un prix, et que le nôtre est de sentir ce que les autres ignorent.

L'odeur de la traque remplace celle du gala. Paris, dehors, attend avec son odeur de bitume mouillé et de fumée d'échappement. Mais ici, dans ce bocal de cristal et de marbre, l'air est devenu lourd, épais comme du sirop de glucose. On étouffe sous le luxe. On respire par la plaie.

Viktor resserre sa prise. Son gant de cuir grince contre la soie de ma robe. C'est le seul son, le seul signal dans le brouhaha des rires forcés. Une traînée de sang invisible pour tous, sauf pour nous deux, s'étire désormais du pilier sud-est jusqu'au creux de sa poche. Le nettoyage est fait, mais la tache est en moi. Et je n'ai aucune envie de l'enlever.

Chapitre 7

L'Architecture du Vide

L'ascenseur hydraulique s'enfonce sous le bitume du huitième arrondissement avec un sifflement de gaz comprimé. Le mouvement est une pression constante sous mes voûtes plantaires, une accélération gravitationnelle qui tasse les vertèbres. Les parois sont en titane sablé, mates, sans reflet. Aucun miroir pour vérifier la pâleur de mon visage. Le panneau de commande ne possède pas de chiffres, seulement un lecteur biométrique qui a scanné l'iris de Viktor d'un clignement de laser infrarouge. Le bourdonnement du moteur électrique est une fréquence basse, presque imperceptible, qui fait vibrer le cartilage de mes oreilles. C'est un son de machine parfaite, une mécanique qui ne tolère aucune friction inutile.

Les portes glissent latéralement. Le bruit est celui de deux blocs de polymère frottant l'un contre l'autre avec une précision chirurgicale. Un *shhh* sec. Nous sortons.

L'espace s'ouvre sur un bunker de verre et d'acier. L'acoustique change instantanément. Dans les palaces, le son est étouffé par les tapis épais et les tentures de velours. Ici, le silence est une matière brute, solide. C'est le silence d'une chambre anéchoïque. Les parois de béton banché ont été conçues pour absorber toute résonance. Mes pas sur le sol en dalles d'ardoise produisent un impact mat, dépourvu d'écho. *Tock. Tock. Tock.* Un métronome de solitude.

Viktor marche devant moi. Le froissement de son trench-coat en gabardine de coton haute densité est le seul repère sonore dans cet abîme architectural. C'est un son sec, presque comme du papier qu'on froisse lentement. Il ne se retourne pas. Il sait que je le suis. Il connaît mon rythme cardiaque, il sait qu'il s'est stabilisé à soixante-deux battements par minute malgré l'enfermement.

— Bienvenue dans la zone morte, Lyra.

Sa voix ne rebondit pas sur les murs. Elle est absorbée par les angles droits du plafond. Les ondes sonores meurent à un mètre de ses lèvres. C'est une voix de prédateur qui n'a plus besoin de crier.

Je procède à l'audit spatial de routine. Trois sorties de secours dissimulées derrière des panneaux de polycarbonate. Douze caméras à dôme thermique, invisibles à l'œil nu mais trahies par le léger cliquetis de leurs servomoteurs lors de la rotation. L'air est filtré par un système HEPA ; il n'y a aucune odeur de ville, aucune trace d'ozone, seulement le parfum neutre, presque aseptisé, de l'air recyclé à travers des charbons actifs. Pas de poussière. Pas de résidus. Le vide est une construction volontaire.

Il s'arrête devant un mur immense, composé de centaines de tiroirs en aluminium brossé. Chaque tiroir possède une poignée encastrée.

— Mes archives, dit-il. Le monde extérieur voit le luxe. Ils voient la montre en platine, la voiture de sport, la suite impériale. Ils voient la mise en scène. Mais la vérité n'est pas dans l'objet. Elle est dans ce qui reste quand l'objet disparaît.

Il tire une poignée. Le roulement à billes est si fluide qu'il produit un sifflement cristallin, une note aiguë qui se perd dans le béton. À l'intérieur, sur un lit de mousse néoprène noire, repose un fragment de pare-brise. Il n'est pas cassé, il est pulvérisé. Les morceaux de verre de sécurité ressemblent à des diamants de synthèse.

— Une collision à cent quarante kilomètres-heure sur le quai de la Rapée, murmure Viktor. Le son de l'impact a duré zéro virgule huit secondes. J'ai enregistré la fréquence du choc. Une symphonie de déformation plastique.

Il referme le tiroir avec un *clic* métallique définitif. Un verrou électromagnétique

s'enclenche. Il en ouvre un autre.

À l'intérieur : une douille de 9mm, en laiton bruni, scellée dans un bloc de résine époxy. Elle semble flotter. La lumière des projecteurs LED encastrés dans le plafond crée des ombres nettes, dénuées de pénombre.

— Tu as nettoyé la suite 402, Lyra. Tu as effacé le sang, l'odeur, les empreintes. Tu as restauré l'ordre. Mais tu n'as pas effacé l'événement. L'événement est éternel.

Je regarde la douille. Je vois l'angle de l'éjection, la trace du percuteur sur l'amorce. Je vois l'instant où le plomb a déchiré l'air pour aller se loger dans un corps que j'ai fait disparaître six heures plus tard. Mon index droit tressaille. Une réaction nerveuse résiduelle. Je déteste le désordre, mais Viktor ne collectionne pas le désordre. Il collectionne les points de rupture.

Il se déplace vers le centre de la pièce, là où une table de dissection en inox brille sous la lumière crue. Sur la table, il n'y a rien. Juste un cadre vide, en fibre de carbone.

— Pourquoi m'avoir emmenée ici ? ma voix est un souffle court, dénué d'inflexion.

— Parce que tu es la seule à comprendre la chorégraphie, Lyra. Les autres voient le chaos. Toi, tu vois les vecteurs. Tu vois la trajectoire de la goutte qui finit sur le marbre. Tu vois la logique du nettoyage. Tu es l'archiviste du vide.

Il s'approche. La distance entre nous se réduit à la longueur d'une lame. Je sens le déplacement d'air provoqué par son mouvement. Ce n'est pas une menace physique immédiate, c'est une intrusion acoustique. Son souffle est un murmure qui perturbe la linéarité du silence.

— Je veux que tu crées la dernière œuvre, dit-il.

Il pose ses mains sur le bord de la table en inox. Ses phalanges blanchissent sous la pression. C'est la première fois que je vois une tension mécanique dans son corps. Jusqu'ici, il était un fluide, une ombre glissant sur les surfaces. Là, il est une structure sous contrainte.

— Tout ce que j'ai bâti, ce cartel, cette influence, ce n'est qu'un prélude, continue-t-il. Je cherche la fin. Pas une fin bâclée dans une ruelle ou une arrestation médiocre. Je cherche l'extinction parfaite. Un acte si précis qu'il n'y aura rien à nettoyer après lui.

Je comprends soudain. L'audit de situation change de paramètres. Viktor n'est pas mon employeur, il n'est pas mon prédateur. Il est mon sujet de travail. Il veut devenir la trace qu'il m'appartient d'effacer.

Ses yeux se fixent sur les miens. Dans la lumière blanche des néons, ses pupilles sont dilatées. Elles absorbent tout. Le noir n'est pas une couleur ici, c'est une absence de réflexion lumineuse totale. Un noir Vantablack qui dévore les photons.

— Tu es la seule capable de me supprimer sans laisser de résidus, Lyra. Pas de haine. Pas de remords. Juste une procédure technique. L'acte de nettoyage ultime.

Le son de ma propre déglutition résonne dans mon crâne comme un coup de tonnerre. Ma gorge est sèche, les muqueuses collent entre elles. Mon hyper-contrôle lutte contre l'imprévu de sa demande. C'est une contamination du protocole. Il veut que j'entre dans la scène de crime avant qu'elle n'existe.

Je regarde le cadre en fibre de carbone sur la table. Il est vide, mais je commence à y projeter des images. Le corps de Viktor, l'angle de sa chute, la vitesse de coagulation de son sang sur le sol en ardoise. J'analyse la porosité de la roche pour calculer le volume d'agent de blanchiment nécessaire. Je visualise le démontage de son arme, le polissage des surfaces pour éliminer toute trace de dépôt balistique.

— Tu demandes un effacement total, je murmure.

— Je demande l'existence par l'absence, répond-il.

Le silence dans le bunker devient oppressant. Ce n'est plus l'absence de bruit, c'est une pression acoustique positive qui pèse sur mes tympans. On peut entendre le passage de l'électricité dans les câbles haute tension dissimulés derrière les murs de béton. Une vibration de cinquante Hertz qui traverse la plante de mes pieds et remonte le long de mon squelette.

Viktor retire un petit boîtier de sa poche. Le frottement du plastique contre le tissu est une détonation. Il le pose sur la table.

— C'est la clé de cette structure. Si mon cœur s'arrête de battre, les serveurs s'effacent. Les archives brûlent. Le bunker devient un tombeau scellé. Pas de traces. Pas de mémoire. Juste le vide que tu chéris tant.

Il fait un pas de plus. Il est maintenant dans mon périmètre de sécurité. Je pourrais atteindre sa carotide avec deux doigts. Je pourrais briser son larynx avec la base de ma paume. Je connais les points de rupture de l'anatomie humaine. Je les vois comme des lignes de faille sur une carte géologique.

Mais Viktor ne bouge pas. Il attend. Il offre sa gorge au silence.

— Tu as peur du désordre, Lyra. Mais ma mort sera ton chef-d'œuvre de contrôle. Tu seras la seule à savoir que j'ai existé, parce que tu seras la seule à avoir vu l'endroit exact où j'ai disparu.

Ses mains lâchent le rebord de la table. Il les laisse pendre le long de son corps. Elles sont immobiles. Aucun tremblement. Aucune micro-oscillation. Il a atteint le stade de

la stase.

Je regarde autour de moi. Les tiroirs en aluminium, le titane, le béton, le verre. Tout ici a été conçu pour durer mille ans, mais tout est destiné à s'évaporer en une fraction de seconde sous l'ordre de son pouls défaillant. C'est une architecture du suicide esthétique.

Je ressens une vibration différente. Ce n'est pas le moteur de l'ascenseur, ni le courant électrique. C'est le battement de mon propre sang dans mes tempes. Un rythme rapide, saccadé. Le staccato de la défaillance de mon système de contrôle. L'élément imprévu est là. Il ne vient pas d'une menace extérieure, il vient de lui. Il me demande de devenir l'instrument de son effacement, de fusionner ma fonction de nettoyeuse avec celle d'exécutrice.

L'air semble se raréfier. Le système de filtration HEPA produit un sifflement de plus en plus aigu, une fréquence de sifflet pour chien qui me vrille les sinus.

— Pourquoi moi ?

— Parce que tu ne m'aimes pas, dit-il. Et parce que tu ne me hais pas. Tu es la seule personne pure que j'ai jamais rencontrée. Tu es une équation.

Je baisse les yeux vers ses mains. Elles sont pâles, presque translucides sous les LED. Je vois le réseau bleuâtre des veines sous la peau du poignet. C'est là que tout se joue. Un flux de liquide organique transportant de l'oxygène et des nutriments, un cycle fermé qui ne demande qu'à être ouvert pour que le système s'effondre.

Je lève ma main. Mes doigts effleurent la manche de son trench-coat. La texture de la gabardine est rugueuse, une résistance tactile qui tranche avec le poli de l'inox. Je remonte vers son poignet.

Sous mes doigts, je sens le pouls.

C'est un choc acoustique. Le son de la vie qui cogne contre la paroi artérielle.

Boum-boum. Boum-boum. C'est le bruit du désordre. C'est la contamination que je passe mes nuits à effacer sur les tapis des autres. Et ici, dans ce bunker de silence absolu, ce battement est la chose la plus bruyante de l'univers.

Viktor ne cille pas. Il ne respire presque plus. Il attend le verdict de la nettoyeuse.

Je réalise alors la faille. S'il meurt par ma main, si j'efface sa trace, je deviens la gardienne de son secret. Je ne serai jamais libre. Je serai à jamais liée à ce vide qu'il a construit autour de lui. Son effacement est mon emprisonnement.

Je retire ma main brusquement. Le bruit de ma paume quittant le tissu est comme une déchirure.

— Pas encore, je dis.

Ma voix est plus tranchante que le verre de ses archives. Elle coupe le silence anéchoïque.

Il y a une micro-seconde de déception dans le regard de Viktor. Une ombre qui passe sur ses pupilles avant de disparaître dans le noir. Il esquisse un sourire qui n'en est pas un, une simple contraction des muscles zygomatiques.

— Tu apprends vite, Lyra. L'indépendance a un prix. Et ce prix, c'est le chaos que je laisse derrière moi.

Il se détourne et marche vers l'ascenseur. Le bruit de ses pas sur l'ardoise est à nouveau ce métronome implacable. *Tock. Tock. Tock.*

Je reste seule un instant dans la salle des archives. Le silence revient, lourd, massif. Je regarde le cadre vide en fibre de carbone. Je sais maintenant ce qu'il contient. Il contient mon échec ou ma libération.

Je rejoins l'ascenseur. Les portes de polymère se referment dans un soupir pneumatique. L'ascension commence. La pression sous mes pieds s'inverse. Les vertèbres s'étirent. Le bourdonnement du moteur électrique reprend sa fréquence de croisière.

Nous remontons vers le Paris nocturne, vers le bruit des moteurs à combustion, vers les sirènes lointaines, vers les odeurs de pluie sur le goudron et les lumières qui bavent sur le trottoir. Vers le désordre que je suis payée pour contenir.

Mais alors que nous quittons le bunker, je sens encore la vibration du pouls de Viktor dans la pulpe de mes doigts. C'est un résidu biologique que je ne peux pas nettoyer à l'ammoniaque. C'est une information que je ne peux pas brûler.

Je regarde Viktor alors que nous sortons dans la cour pavée. La lumière de la lune ricoche sur l'acier de la porte blindée qui se referme derrière nous. Il se tourne vers moi une dernière fois avant de monter dans sa voiture de sport, dont le moteur démarre dans un feulement de prédateur réveillé.

Ses yeux sont à nouveau deux puits de noir Vantablack, des zones de non-droit où la lumière s'éteint sans laisser de trace. Il ne dit rien. Il n'a plus besoin de parler. Le son du moteur couvre tout le reste, une onde de choc thermique et acoustique qui déchire le calme de la nuit parisienne.

Je reste sur le trottoir, immobile. Le silence de la rue n'est pas le silence du bunker. C'est un silence pollué, vivant, dangereux. Et pour la première fois, je ne cherche pas à l'analyser. Je le laisse simplement m'envahir, comme une tache d'encre sur un buvard.

Le noir de ses yeux est gravé sur mes rétines. C'est la seule chose que je n'ai pas pu effacer de la scène.

Chapitre 8

RETOURNEMENT : Éclipse Totale

L'onde de choc pulvérisé le lustre en cristal de Baccarat. Les prismes de plomb ne tombent pas, ils sont projetés en une constellation de dagues lumineuses qui percent l'obscurité de la suite. La détonation est un souffle de forge qui plaque mes poumons contre mes côtes. L'air, un instant plus tôt conditionné à une température constante de dix-neuf degrés, s'embrase. L'oxygène est dévoré par la boule de feu qui s'engouffre par les fenêtres de l'hôtel particulier. La chaleur est une gifle physique, une main invisible qui pèle la peau. Je sens mes sourcils roussir, une odeur de kératine brûlée qui remplace l'arôme de thé blanc qui flottait dans la pièce.

Le premier éclat me frôle la tempe. Une morsure brûlante. Je ne vérifie pas la plaie. Mon cerveau cartographie l'espace en 3D. Sortie principale : compromise par l'explosion. Sortie de secours : le balcon, inaccessible sous le feu nourri des mitrailleuses. Il reste la trappe technique du monte-charge, dissimulée derrière la boiserie en loupe d'orme.

Viktor est au sol. Une masse d'ombre projetée contre le mur. Son épaule gauche dessine un angle contre-nature. Le tissu de sa veste en vigogne est lacéré, imbibé d'une substance dont la température sature mes capteurs internes. Le sang est une source de chaleur vive dans cet environnement qui commence déjà à refroidir à mesure que l'air extérieur s'engouffre par les vitres brisées.

— Viktor. Évaluation du dommage.

Ma voix est un fil de glace. Il ne répond pas par des mots, mais par un grognement qui racle sa gorge. Sa respiration est un sifflement thermique. Je rampe vers lui. Le

sol est jonché de débris de cristal. Chaque mouvement est une friction de ma tenue tactique contre les résidus de verre. Le frottement génère une chaleur microscopique que je perçois sous mes genoux.

Sacha entre par la brèche. La silhouette est méconnaissable. Son visage n'est plus qu'une topographie de boursouflures écarlates et de tissus cicatriciels qui luisent sous les reflets des gyrophares lointains. Sa peau ressemble à de la cire fondue puis figée dans une expression de rage pure. Il porte une armure de kevlar qui retient sa propre chaleur corporelle. Je lis ses intentions dans la tension thermique de ses muscles. Il n'est plus un homme, il est un moteur en surchauffe.

Il lève son arme. Le canon émet un rayonnement infrarouge imperceptible pour un œil non exercé. Je saisis Viktor par le col de son veston de prix. L'effort demande une dépense de calories brutale. Mes muscles se tendent, des câbles de titane sous la peau. Je le tire derrière le bureau en ébène de Macassar au moment où les balles percutent le bois. L'impact génère des étincelles de chaleur, des éclats de bois incandescents qui se logent dans mes cheveux.

— Ils ont saturé le périmètre, souffle Viktor.

Sa main droite cherche son flanc. Il y a une déperdition calorique rapide. S'il entre en état de choc, sa température interne chutera. Je dois stabiliser le système.

— Silence. Économisez votre énergie.

Je sors mon analyseur de spectre. La pièce est parsemée de signatures thermiques. Trois assaillants sur le palier. Sacha au centre. Un tireur d'élite sur le toit d'en face, dont le laser dessine une ligne de chaleur rouge sur le tapis de soie.

Je calcule les trajectoires. Le bureau en ébène a une densité suffisante pour arrêter le 9mm, mais pas les munitions perforantes que Sacha commence à décharger. Je sors

une grenade à fragmentation thermique de ma ceinture. C'est une pièce de technologie interdite, un alliage de phosphore et de magnésium capable de porter la température d'une pièce à deux mille degrés en moins de deux secondes.

Je dégoupille. Le clic est noyé par le vacarme des tirs. Je lance l'engin vers le centre du salon.

— Fermez les yeux.

L'explosion n'est pas sonore, elle est lumineuse et thermique. Une éruption solaire confinée dans trente mètres carrés. L'air se liquéfie. Les rideaux en taffetas se vaporisent instantanément. Sacha hurle, un son qui se déchire dans la fournaise. Je profite de l'aveuglement thermique de leurs lunettes de vision nocturne.

Je saisis Viktor. Il pèse quatre-vingt-cinq kilos de muscles et d'os, désormais une masse inerte que je dois déplacer. Je le traîne vers la trappe de service. Mes paumes brûlent au contact de la poignée en laiton chauffée par l'explosion. Je ne lâche pas. La douleur est un signal électrique que j'isole dans un compartiment scellé de mon esprit.

Nous basculons dans le conduit. La chute est une friction verticale. Nous glissons le long des gaines techniques, entre les tuyaux de cuivre où circule l'eau bouillante du chauffage central. La chaleur par conduction traverse ma combinaison. Nous atterrissons dans un amas de laine de roche, une matière irritante et sèche qui absorbe l'humidité de ma sueur.

Nous sommes dans les entrailles de l'immeuble. Ici, le luxe s'arrête. C'est le royaume du brutalisme fonctionnel. Des pompes hydrauliques pulsent avec un rythme de cœur mécanique. L'air est chargé de poussière minérale et d'une chaleur de chaufferie.

— Lyra...

Le nom sort de la bouche de Viktor comme une expiration de vapeur. Il perd trop de fluides. Je déchire sa chemise en coton égyptien. La plaie à l'épaule est nette, mais profonde. Le projectile a traversé le deltoïde sans toucher l'artère, mais la chaleur de la balle a cautérisé partiellement les tissus, emprisonnant la brûlure à l'intérieur.

Je sors mon kit de soin. Pas de morphine. L'analgésie ralentit les réflexes. J'utilise un spray cryogénique pour abaisser la température de la plaie. Le givre se forme instantanément sur sa peau bronzée, une plaque de blancheur cristalline qui craque sous mes doigts. Il ne tressaille pas. Son regard est fixé sur le mien, une intensité qui semble vouloir pomper ma propre chaleur vitale.

— Nous devons descendre plus bas, dis-je. Les égouts de la rive droite. Le collecteur haussmannien.

— Ils nous attendront aux sorties.

— Pas à celle-ci. C'est un accès privé, scellé depuis 1940. L'air y est saturé de méthane. S'ils tirent, ils s'envolent.

Je l'aide à se lever. Il vacille. Je sers de tuteur à ce géant abattu. Sa peau contre la mienne est un contraste thermique violent. Il est brûlant de fièvre, je suis froide de méthode. Nous marchons dans les tunnels de service, là où les câbles de fibre optique courent comme des nerfs de verre dans des gaines de polyéthylène.

Nous atteignons la plaque de fonte qui mène aux profondeurs. Je l'ouvre à l'aide d'un levier en acier. Une bouffée d'air humide et glacial remonte des profondeurs. C'est l'haleine de Paris, une humidité chargée de calcaire et de minéraux en décomposition.

Nous descendons les échelons de fer rouillé. Le métal est glissant, recouvert d'un limon froid. À dix mètres sous terre, le silence est une matière solide. Seul le clapotis de l'eau contre les parois de pierre meunière brise l'obscurité. Ce n'est pas le cloaque

immonde que l'on imagine, c'est une cathédrale de pierre sombre, construite avec la précision d'une montre de luxe. L'architecture est impériale, les voûtes sont larges, l'eau circule dans des rigoles de granit poli par les décennies.

Le froid ici est différent. C'est un froid pénétrant, qui cherche les os. L'humidité sature mes vêtements, alourdissant chaque mouvement.

— Sacha ne lâchera pas, murmure Viktor. Je l'ai vu dans ses yeux. Il a dépassé le stade de la mission. C'est une combustion spontanée.

— Il est un résidu biologique que je n'ai pas fini de traiter.

Nous avançons dans l'eau. Elle arrive à mi-mollet. Elle est à une température de douze degrés. Mon corps lutte pour maintenir son homéostasie. Le tremblement commence à la base de ma nuque. Je le verrouille.

Soudain, une vibration. Pas un son, une onde de choc qui se propage par le sol. Ils ont fait sauter la plaque de fonte. Ils sont dans le tunnel.

Je vois les faisceaux de leurs lampes découper l'obscurité derrière nous. Les rayons de lumière ricochent sur les parois humides, créant des éclats de nacre sur le calcaire. Je prends la main de Viktor. Ses doigts sont engourdis, mais sa poigne est encore capable de broyer du marbre.

— Éteignez votre lampe, dis-je. Nous allons utiliser la convection thermique.

— Explique.

— L'eau est plus chaude que l'air ambiant. Nous allons nous immerger jusqu'au nez. Leur vision thermique ne verra que la surface de l'eau. Nous serons des fantômes de basse température.

Nous nous laissons glisser dans le canal latéral. L'immersion est un choc thermique qui me coupe le souffle. L'eau s'infiltré sous ma combinaison, un baiser de glace qui remonte le long de ma colonne vertébrale. Je sens le cœur de Viktor ralentir, une réaction physiologique à la plongée. Nous ne sommes plus que deux têtes émergeant de l'onde sombre, dissimulées derrière une saillie de maçonnerie.

Les hommes de Sacha passent à quelques mètres. Je sens la chaleur de leurs torches passer au-dessus de nous comme des soleils artificiels. Je vois les bottes tactiques de Sacha s'arrêter sur le bord du quai. Il est si près que je pourrais compter les battements de sa carotide. Sa respiration est un nuage de vapeur dans l'air froid, une preuve physique de son existence que je rêve d'effacer.

Il scrute l'obscurité. Il sait que nous sommes là. Son instinct de prédateur capte la perturbation dans l'air. Mais la physique est de mon côté. L'eau absorbe notre rayonnement. Pour ses lunettes, nous n'existons pas. Nous sommes une partie de la masse inerte de la ville.

Il finit par repartir, ses pas résonnant sur le granit comme des coups de marteau sur une enclume. Le bruit s'éloigne, dévoré par l'acoustique mate du tunnel.

Nous sortons de l'eau. Le froid est désormais mon ennemi principal. L'évaporation de l'eau sur ma peau puise mes dernières réserves de calories. Viktor est livide. Ses lèvres ont une teinte de cobalt.

— Lyra... je ne sens plus mes jambes.

Je le plaque contre la paroi. Je ne peux pas faire de feu. Je ne peux pas appeler de secours. Je dois devenir sa source de chaleur. Je déboutonne ma veste, j'ouvre la sienne. Je colle ma poitrine contre son torse. L'échange thermique est immédiat. C'est une transaction de survie. Sa peau est une braise qui s'éteint, la mienne est un

thermostat de secours.

— Restez avec moi, Viktor. Ne laissez pas la température chuter. Visualisez la combustion.

Je sens son souffle contre mon cou. C'est un air chaud, chargé de l'odeur ferreuse du sang qui a commencé à sécher sur son épaule. Sa main, celle qui n'est pas blessée, monte lentement. Elle ne cherche pas une caresse. Elle cherche un ancrage.

Ses doigts s'enfoncent dans mon dos, agrippant le tissu mouillé. Sa paume est une plaque chauffante. Je sens sa force revenir, une poussée de chaleur interne déclenchée par l'adrénaline de la proximité. Pour la première fois, l'hyper-contrôle qui me sert de squelette vacille. Ce n'est pas une émotion. C'est une réaction chimique exothermique.

— Tu es... aussi froide qu'une lame, murmure-t-il contre mon oreille.

— La glace protège ce qu'elle contient.

Le silence des égouts nous enveloppe. En haut, Paris continue de brûler sous les gyrophares, de s'agiter dans le luxe et la violence. Ici, dans cette crypte de pierre, nous sommes réduits à l'état de particules élémentaires luttant contre le zéro absolu.

Je regarde le tunnel devant nous. Il reste deux kilomètres avant la sortie de secours près du Pont de l'Alma. Deux kilomètres de froid, de pierre et d'eau.

Sa main serre la mienne. C'est une prise de fer. Une soudure thermique. Le sang de son épaule coule sur mon poignet, un filet de liquide rouge qui semble porter en lui toute la chaleur du monde. Je ne l'essuie pas. Pour la première fois, je ne nettoie rien. Je laisse la tache s'étaler, une preuve biologique que nous sommes encore du côté de ceux qui brûlent.

— On bouge, ordonné-je.

Il se lève, s'appuyant sur moi. Le mouvement génère de la friction. La friction génère de la vie. Nous avançons dans l'obscurité, deux ombres portées par une volonté thermique qui refuse de s'éteindre. Sa main ne lâche pas la mienne. Elle est une promesse de brûlure dans un monde qui a choisi de geler.

Chapitre 9

La Sueur de l'Acier

Le silence ici possède une texture de gomme. Il absorbe les bruits de la ville, les filtre à travers les parois de béton banché et les épaisseurs de tôle ondulée pour ne laisser qu'une vibration sourde, presque imperceptible sous la plante des pieds. L'entrepôt s'étire dans l'obscurité, une nef industrielle où dorment des squelettes d'acier et de carbone sous des linceuls de polyéthylène gris. Je compte trois issues. Le volet roulant au sud, une porte de service à barre anti-panique à l'est, une trappe de désenfumage en toiture, accessible par une échelle à crinoline. Aucun angle mort n'est laissé au hasard. Je scanne la périphérie. Rayonnages de pneus neufs, odeur de caoutchouc vulcanisé et de talc. Fûts de lubrifiant synthétique. Une odeur de pétrole lourd, visqueuse, qui tapisse l'arrière-gorge.

Viktor pèse sur mon épaule gauche. Son centre de gravité oscille. Je sens la déperdition d'énergie à travers le tissu de sa veste en laine technique. La fibre est rugueuse contre mon cou. Je le guide vers une plateforme de levage. À côté, une carrosserie en aluminium brossé capte le peu de lumière qui filtre des lucarnes hautes. C'est une machine de course, dépouillée de son vernis, une bête de métal pur. Je l'installe contre le flanc de la voiture. Le contact du métal sur son dos produit un son mat, une percussion étouffée par la chair.

Je sors la trousse. Le cuir du kit chirurgical est tanné au chrome, souple, presque huileux sous mes doigts. À l'intérieur, les instruments sont rangés par ordre de taille. Acier inoxydable 316L. Je les dispose sur le capot en carbone. La trame de la fibre est perceptible, un relief microscopique, une succession de crêtes et de creux qui accrochent la pulpe de mes pouces. Je n'ai pas de lumière opératoire. J'utilise la lampe torche de mon pack tactique, calée entre deux bidons d'huile minérale. Le

faisceau est étroit, une colonne de poussières en suspension qui vient frapper la plaie.

Sa chemise est une épave de soie. Le sang a modifié la structure moléculaire du tissu, le rendant rigide, cassant par endroits. Je découpe la manche avec des ciseaux de Gesco. Le métal glisse entre la peau et l'étoffe dans un chuintement régulier. La plaie apparaît. C'est un cratère irrégulier. Les bords sont noirs, cautérisés par la friction cinétique du projectile, mais le fond est une bouillie écarlate qui pulse au rythme de sa carotide. Je sens la chaleur qui s'échappe de l'ouverture, un courant d'air biologique.

— Ne bougez pas.

Ma voix est un scalpel. Je n'ai pas besoin d'empathie, j'ai besoin de précision. Je sors les gants en nitrile. Le latex synthétique s'ajuste sur mes mains dans un claquement sec. C'est une seconde peau, froide, totalement dénuée de pores. Elle annule le contact humain pour ne laisser que la transmission des forces. Je palpe la zone péricicatricielle. La peau est tendue, gorgée d'œdème. Sous mes doigts, je sens la résistance des tissus profonds, la dureté de l'omoplate. Le projectile est logé contre l'acromion.

Je saisis le flacon d'alcool isopropylique. Le liquide s'écoule sur la plaie, emportant les résidus de tissu et de suie. Viktor ne bronche pas. Seule la contraction de son trapèze trahit la morsure chimique. Le muscle est un cordage d'acier sous la peau. Je prends le bistouri, lame numéro 11. La pointe s'enfonce dans le derme. La résistance est minime, une sensation de papier que l'on déchire. Je coupe sur deux centimètres pour élargir le champ de vision. Le sang déborde, une nappe sombre qui s'étale sur l'aluminium du capot, suivant les lignes de force du design automobile. Il est visqueux, chargé de plaquettes, collant déjà aux rebords des gants.

Je pose la lame. Je prends l'écarteur de Farabeuf. Les mors en métal s'accrochent aux berges de l'incision. Je tire. La peau s'étire comme du cuir mouillé, révélant les fibres

musculaires, striées, d'un rouge violacé. L'odeur ferreuse sature l'espace, masquant celle du caoutchouc. C'est une odeur de forge, d'atelier de boucherie de luxe. Je plonge la pince de Halsted dans le canal. Je ne regarde pas son visage. Je regarde le métal qui s'enfonce dans la matière organique. Le cliquetis des mors contre le plomb est le premier son pur de la procédure. Un clic sec. Une collision minérale.

— Je l'ai.

Je verrouille la pince. La tension dans mon avant-bras est maximale. Je dois extraire la balle sans déchiqueter le faisceau nerveux. Je sens la résistance de la chair qui refuse de lâcher son intrus. C'est un rapport de force entre le ressort de la pince et l'élasticité du collagène. Je tourne d'un quart de tour. Un bruit de succion, presque inaudible. Le projectile sort, une masse de plomb déformée, aplatie par l'impact, brillante sous la lumière crue. Je la lâche dans une coupelle en inox. Le tintement résonne dans tout l'entrepôt, une note cristalline qui meurt contre les pneus.

Je reprends l'exploration. Mes doigts, malgré les gants, cherchent les éclats de chemisage. Je sens une aspérité. Un fragment de cuivre, acéré comme un rasoir. Il a entaillé le deltoïde. Je le retire avec une pince à épiler de précision. Chaque geste est calibré. Je ne suis pas une femme qui soigne, je suis une technicienne qui restaure une fonction.

Je commence la suture. Le porte-aiguille est un instrument de joaillerie. Le fil est en nylon monofilament, 3-0. Noir. La pointe de l'aiguille courbe perfore l'épiderme. Je sens la pression nécessaire pour traverser la couche cornée, puis la glisse dans le derme. Je noue. Le fil siffle en passant dans les tissus. Je répète le mouvement. Un point tous les cinq millimètres. La plaie se referme, les bords s'ajustent dans une géométrie parfaite. C'est une couture industrielle sur une étoffe vivante.

Ses doigts se referment sur le rebord du capot de la voiture. Les phalanges blanchissent. Je vois les veines de son avant-bras saillir, des tubes bleutés sous une

peau devenue translucide par le choc traumatique. Sa sueur perle sur le métal, de petites sphères translucides qui roulent entre mes instruments. Une goutte tombe sur le dos de ma main, au-dessus du gant. Elle est chargée de sel et de toxines. Je ne l'essuie pas. Elle sèche lentement, créant une tension superficielle sur mon épiderme.

— Terminé, dis-je.

Je retire l'écarteur. La peau reprend sa place avec une souplesse de néoprène. J'applique une compresse de gaze stérile. La texture est alvéolée, rugueuse, conçue pour favoriser la coagulation. Je fixe le tout avec du ruban adhésif médical. Le plastique crépite lorsqu'il se décolle du rouleau. Je lisse l'adhésif avec la paume de ma main, m'assurant que l'adhérence est totale sur la peau moite de Viktor.

Je retire mes gants. Ils sont lourds, lestés de liquide biologique. Je les retourne sur eux-mêmes dans un bruit de succion plastique. Ma peau est intacte, mais je ressens encore la vibration du métal et la densité de son muscle. C'est un résidu tactile, une contamination sensorielle que je ne peux pas encore effacer.

Je range les instruments. L'acier est taché. Je les nettoie avec une lingette imprégnée d'un solvant chloré. Le contact du métal sur le tissu non tissé produit une friction crissante. Je remets chaque pièce dans son logement de cuir. L'ordre est ma seule défense contre le chaos qu'il transporte.

Viktor se redresse. Ses mouvements sont lents, calculés. Il teste la mobilité de son bras. Sa veste retombe sur son épaule. Le tissu de laine gratte la compresse, un son de frottement sec qui remplit le vide entre nous. Il se tourne vers moi. Ses yeux sont des capteurs infrarouges, fixes, dépourvus de l'humidité de la douleur. Il ne me remercie pas. Il évalue mon travail comme on inspecte une soudure sur une pièce aéronautique.

— Tu n'as pas tremblé, observe-t-il. Sa voix a la texture du papier de verre, un grain 400, fin mais abrasif.

— Le tremblement est une perte d'énergie cinétique. Je n'en ai pas à gaspiller.

Je ramasse la trousse. Je sens le poids de mon arme dans mon holster, un contrepoint solide contre ma hanche. Le polymère du grip est quadrillé, une texture conçue pour l'adhérence en milieu humide. Mes doigts le frôlent par réflexe.

Il fait un pas vers moi. L'espace se comprime. L'air entre nos corps devient plus dense, chargé de l'électricité statique des matériaux synthétiques qui nous entourent. Je sens le déplacement de l'air provoqué par son mouvement. Sa main valide s'approche de mon visage. Je ne recule pas. Mes pieds sont ancrés dans le béton poli, une connexion rigide avec la structure du bâtiment.

Ses doigts effleurent ma mâchoire. Ce n'est pas une caresse. C'est une mesure. Il évalue la structure osseuse, la tension des masséters. Sa peau est sèche, maintenant, marquée par une fine poussière de calcaire qui semble émaner des murs. Le contact est électrique, une décharge de faible intensité qui court le long de mes terminaisons nerveuses. C'est un signal parasite dans mon système de contrôle.

— Ton visage est un masque de céramique, Lyra. Trop lisse. Trop parfait.

Il appuie son pouce sur ma lèvre inférieure. La pression est constante, juste en dessous du seuil de la douleur. Je sens la pulpe de son doigt, les crêtes de ses empreintes digitales qui accrochent ma peau. C'est une topographie de violence et de luxe. Je garde la bouche fermée, mes dents serrées derrière le rempart de mes lèvres. Je refuse de céder au réflexe d'ouverture.

— Les masques ne se brisent pas, dis-je. Ils protègent ce qui est dessous.

— Ou ils cachent le vide.

Il resserre sa prise. Sa main glisse vers ma nuque. Ses doigts s'enfoncent dans la naissance de mes cheveux, agrippant le cuir chevelu. La traction est ferme. Il force ma tête en arrière. Mon axe cervical est sous tension. Je sens les vertèbres qui s'alignent dans une rigidité de colonne de marbre. Ses yeux plongent dans les miens. Je cherche la faille, l'angle mort dans son regard, mais je ne trouve qu'un abîme de verre noir.

Il se rapproche encore. Son souffle est une vapeur tiède qui vient s'écraser sur ma joue. Il ne sent plus le sang, mais une odeur de cuir neuf et de tabac froid, une fragrance de club privé et de coffre-fort. Je sens la chaleur de son corps qui irradie à travers ma veste tactique, une onde thermique qui pénètre les couches de Kevlar et de Nylon. Mon rythme cardiaque s'accélère, une pulsation carotidienne que je tente de masquer par une respiration diaphragmatique lente.

— Tu m'as soigné comme une machine, murmure-t-il. Pas une goutte de sueur sur ton front. Pas un cillement.

— Vous êtes une mission, Viktor. Rien de plus.

Sa main quitte ma nuque et descend lentement le long de ma colonne vertébrale. La pression est exercée à travers le tissu, mais je peux sentir chaque centimètre de sa paume. Il s'arrête au niveau de ma taille, là où le cuir de ma ceinture rencontre le tissu de mon pantalon. Ses doigts effleurent le métal de la boucle, un contact froid qui contraste avec la chaleur de sa main.

Soudain, il se crispe. Son visage se contracte. Le choc de l'adrénaline retombe, laissant place à la réalité physiologique de sa blessure. Il s'appuie contre moi, tout son poids s'écrasant contre ma poitrine. Le choc est brutal. Je vacille, mes bottes glissent d'un millimètre sur le béton avant de retrouver leur adhérence. Je suis forcée de l'entourer de mes bras pour ne pas qu'il s'effondre.

Mes mains rencontrent le dos de sa veste. Je sens la structure des muscles dessous, le tressaillement des fibres qui luttent contre l'évanouissement. Sa tête retombe dans le creux de mon épaule. Ses cheveux, fins, irritent ma peau. C'est une proximité non consentie, une intrusion biologique dans mon périmètre de sécurité. Je devrais le repousser, le laisser tomber sur le sol poussiéreux, mais une force magnétique m'en empêche.

Je sens son cœur battre contre le mien. Les deux rythmes tentent de se synchroniser, une interférence de fréquences. C'est une contamination. Je sens sa douleur, non pas comme un sentiment, mais comme une vibration physique qui remonte dans mes propres bras. Ses doigts se crispent sur mon dos, griffant le tissu avec une intensité de naufragé.

C'est à cet instant que le son se produit. Un son que je n'ai jamais entendu sortir de sa bouche. Ce n'est pas un cri, pas une plainte. C'est un gémissement étouffé, une note basse, gutturale, qui semble arrachée à ses poumons par une pince invisible. Le son traverse ma veste, ma peau, mes os. Il résonne dans ma cage thoracique comme dans une chambre acoustique.

C'est le bruit de la matière qui lâche. Le craquement d'une structure que l'on pensait indestructible.

Mon hyper-contrôle se fissure. Une faille microscopique, mais irréversible. Je ne suis plus une opératrice nettoyant un site. Je suis une masse organique liée à une autre par la douleur et la sueur. Je sens le contact huileux de son sang qui a traversé le pansement et commence à imbiber ma propre épaule. La chaleur est étouffante. La réalité de son corps, sa lourdeur, sa fragilité dissimulée sous l'acier, tout cela m'assaille avec une violence tactile que je ne peux plus filtrer.

Je serre les dents au point de ressentir une tension dans mes articulations temporo-mandibulaires. Je ne céderai pas. Je reste une structure rigide. Mais sous mes

mains, je sens la peau de Viktor devenir brûlante, une fièvre soudaine qui semble vouloir consumer l'entrepôt tout entier. Le silence de gomme a disparu, remplacé par le tumulte de nos deux respirations heurtées, un bruit de soufflet de forge dans l'obscurité.

Je ne le lâche pas. Je le maintiens contre moi, une soudure humaine au milieu des carcasses de voitures. La sensation de son souffle irrégulier contre mon cou est une agression constante, une ponction de mon isolation. Le dernier rempart n'est plus qu'une fine pellicule de nitrile déchirée. Je ferme les yeux, et pour la première fois, je ne vois pas les issues de secours. Je ne vois que l'obscurité de la matière, le grain de la pierre, et cette sueur d'acier qui nous lie dans le noir.

Chapitre 10

L'Ordre du Désordre

Les hexagones de glace dérivent par l'ouverture triangulaire de la verrière brisée. Ils tombent sans bruit, trajectoires erratiques dictées par les courants d'air thermiques de cet ancien atelier de carrosserie du XVI^e arrondissement. Le noir de la pièce n'est pas uniforme. Il est strié par la pollution lumineuse des lampadaires au sodium de l'avenue Foch, filtrée par la chute de neige. La lumière est d'un jaune maladif, une teinte de soufre qui vient mourir sur les arêtes tranchantes d'un établi en fonte.

Ma pupille se dilate. Inventaire spatial. Trois sorties. La porte sectionnelle verrouillée par l'intérieur. L'accès de service au nord-est, masqué par une pile de pneus hiver. La trappe technique sous le pont élévateur. Les angles morts se concentrent derrière les fûts d'huile de synthèse de deux cents litres. L'air est saturé d'une odeur de graphite et de caoutchouc froid.

Viktor est assis contre la roue arrière d'une bête de course assoupie. Une carrosserie en aluminium brossé, nue, sans peinture, qui absorbe la lumière diffuse au lieu de la réfléchir. Ses jambes sont allongées. Le pansement de son épaule est une tache d'un blanc chirurgical qui jure avec le gris environnant. Le sang n'est plus rouge. Sous cette lumière, il est une ombre de bitume, une flaque d'encre qui s'est figée en croûtes géométriques sur son bras.

Il ne bouge pas. Sa respiration est un soulèvement imperceptible de son thorax. Ses yeux sont fixés sur les cristaux de neige qui fondent au contact du métal tiède du moteur arrière.

Je m'approche. Mes semelles de gomme ne produisent aucun son sur le béton scellé à

l'époxy. Dans ma main droite, une barre protéinée extraite d'un kit de survie. Emballage aluminisé. Un rectangle de 45 grammes. 220 calories de survie. Je lui tends.

Ses doigts s'en saisissent. La peau de ses articulations est abrasée, révélant le derme rose sous la crasse accumulée. Il déchire le plastique. Le bruit du polymère qui cède est une détonation dans le vide de l'atelier.

— Tu manges ? demande-t-il. Sa voix a la texture du papier de verre grain 80.

— Déjà fait.

Mensonge technique. Ma glycémie chute. Mon cerveau commence à prioriser les fonctions vitales. Je sens la faim comme une brûlure chimique dans l'estomac, mais l'apport de nourriture ralentirait ma réactivité. L'hyper-contrôle exige un moteur à vide.

Je m'assois à deux mètres de lui. Distance de sécurité. Rayon d'action d'un couteau ou d'un coup de pied circulaire. Je regarde la neige. Elle s'accumule sur le sol en un tapis de pixels blancs, une pixellisation de la réalité sur le noir de l'époxy.

— Tu veux disparaître, Lyra, dit-il entre deux bouchées de pâte compacte. Tu cherches le point zéro. L'absence de trace. Le monde sans ton empreinte.

Il pointe du doigt une goutte d'huile qui perle sous le carter de la voiture. Elle tombe. Elle s'écrase. Elle crée une auréole irisée sur le sol, un spectre de couleurs pétrolifères.

— Regarde ça. C'est une erreur. Une fuite. Mais sans cette tache, on ne saurait pas que cette machine a un cœur. Que le métal a été vivant. Toi, tu nettoies les preuves. Tu effaces les existences. Tu es le vide qui dévore le plein.

Je fixe le motif chromatique de l'huile. Un mélange de cobalt et de magenta qui ondule.

— Les traces sont des vecteurs de vulnérabilité, je réponds. Chaque résidu biologique est une signature. Chaque empreinte digitale est une condamnation. L'effacement est la seule forme de liberté absolue. Si personne ne peut prouver que j'étais là, alors je possède le moment.

— Tu ne possèdes rien, Lyra. Tu es une spectatrice de ta propre absence.

Il se lève avec une lenteur calculée. Je vois le tressaillement des muscles de son cou. La douleur est un signal électrique qu'il traite avec une indifférence de processeur. Il s'approche du capot de la supercar. Une couche de poussière grise, fine comme de la cendre volcanique, recouvre la carrosserie en carbone.

— Le cartel se réunit dans quatorze heures, dit-il. Le Cercle. Ils seront tous là. Dans le bunker sous le Palais de Tokyo. Béton précontraint. Isolation acoustique totale. C'est ton univers, non ? Un espace où le son meurt.

Il pose son index sur la poussière du capot. Il trace une ligne. La trace est noire, profonde, révélant la fibre de carbone tressée sous la saleté.

— Ils pensent que l'ordre est une structure. Que l'argent et le sang sont des fondations. Ils se trompent. L'ordre est une illusion que l'on maintient tant que personne n'ose introduire le désordre nécessaire.

Il dessine un schéma. Un cercle. Quatre points cardinaux. Les entrées. Les caméras thermique. Les capteurs de pression acoustique. Je m'approche malgré moi. Mon regard scanne la topographie qu'il dessine dans la poussière. Ma vision se superpose au plan. Je vois les flux thermiques du bâtiment. Je vois les conduits d'aération de

soixante centimètres de diamètre, les câblages de fibre optique gainés de kevlar.

— Sacha sera à l'entrée Nord, continue Viktor. Il a une montre à complication en platine. Un mouvement tourbillon. Elle brille dans le noir. C'est ton repère.

Il trace une croix sur le flanc de la voiture imaginaire.

— Ils ont engagé des nettoyeurs, Lyra. Tes semblables. Des fantômes qui travaillent à l'ammoniaque. Ils attendent que je fasse une erreur. Ils attendent la tache que tu refuses de voir.

Je regarde le schéma. La géométrie de la trahison. La poussière sous ses ongles est un mélange de résidus de poudre et de peau morte.

— Pourquoi me montrer ça ? Je pourrais partir. Reprendre mon isolation. Me fondre dans le flux des passagers de la Gare du Nord.

Il se tourne vers moi. Ses yeux captent la lueur du lampadaire extérieur. Ils ressemblent à deux billes d'agate polie, sans fond, sans émotion visible, mais d'une intensité qui dévore la distance entre nous.

— Parce que tu as déjà laissé une trace, Lyra. Sur moi. Dans cet entrepôt. Ton isolation est contaminée. Tu n'es plus le vide. Tu es le désordre que je vais déchaîner sur eux. Tu ne nettoieras pas la scène cette fois. Tu en seras l'auteur.

Il tend la main vers le pare-brise en polycarbonate de la voiture. Il y dessine un nom. Un nom que je n'ai pas entendu depuis des années. Mon nom d'origine. Celui d'avant les produits chimiques et les gants de nitrile.

L'impact visuel est plus violent qu'une percussion physique. Les lettres sont nettes dans la buée légère qui commence à se former à l'intérieur du véhicule. Elles sont une

souillure sur la transparence parfaite du plastique.

— Ils sont six, je dis, ma voix redevenant clinique, analytique. Six cibles prioritaires. Trois gardes du corps par cible. Des calibres 9mm subsoniques. Des protections en aramide de niveau III-A.

Je m'approche du capot. Je prends la place de son index. Je trace les lignes de tir. Les angles de ricochet. La poussière s'écarte sous ma peau, révélant la structure moléculaire du carbone.

— On ne rentre pas par le hall, je poursuis. On utilise la conduite d'évacuation des eaux pluviales. Il y a un capteur de mouvement infrarouge à 4,5 mètres de l'entrée. Il faut le shunter avec un pointeur laser de 532 nanomètres.

— C'est ça, murmure-t-il. C'est l'ordre du désordre. La précision au service du chaos.

La neige continue de tomber à travers la verrière. Elle commence à recouvrir le schéma sur la voiture. Les flocons effacent les lignes de notre attaque. C'est une horloge naturelle. Chaque millimètre de blanc qui se dépose sur le gris de la poussière est une seconde qui nous rapproche de l'explosion.

Je regarde mes mains. Elles sont sales. De la poussière de carbone s'est logée sous mes ongles. Une contamination. Je ne ressens pas le besoin compulsif de les laver. La sensation de la saleté est une information tactique. Elle me rappelle que je suis ici. Que je suis matière.

— Viktor.

Il s'arrête. Il allait retourner s'asseoir dans l'ombre.

— Si on survit à ça, il n'y aura plus de retour à l'effacement. On sera gravés dans leur

histoire.

Il sourit. C'est un mouvement minimal des commissures des lèvres, une déchirure dans son masque de prédateur.

— C'est le prix à payer pour exister, Lyra. Une cicatrice sur le visage du monde.

Je me détourne pour observer la sortie. L'avenue Foch est déserte. Les flocons tourbillonnent dans les faisceaux des lampes de sécurité. Le monde extérieur est un tableau impressionniste de gris et de blanc. À l'intérieur, dans cet atelier de métal et d'huile, le plan est désormais gravé dans ma mémoire visuelle. Chaque angle, chaque ombre, chaque reflet.

Le silence n'est plus une absence de son. C'est une tension structurelle. Le calme avant la rupture de charge.

Je sers les poings. Je sens la texture du cuir de mes gants que je n'ai pas encore remis. La peau humaine est une interface imparfaite, poreuse, vulnérable. Mais ce soir, elle est le vecteur d'une volonté que le vide ne pourra plus jamais combler.

La neige finit de recouvrir le nom qu'il avait écrit sur le pare-brise. L'effacement est en marche, mais l'intention reste.

Je regarde l'heure sur le cadran à affichage LED d'un chargeur de batterie au fond de la pièce. 03:14. Les chiffres rouges sont des incisions lumineuses dans l'obscurité.

— On bouge dans quatre heures, je dis.

— Dans quatre heures, répète-t-il.

Le plan est dessiné. La poussière a parlé. Le désordre est prêt à être administré avec la

rigueur d'un scalpel.

Je fixe une dernière fois la verrière brisée. Le ciel de Paris est un plafond de plomb. La ville dort, ignorante de la purge chirurgicale qui se prépare sous ses pieds, dans les strates de béton et de luxe dévoyé. Je ne suis plus une ombre. Je suis le reflet de l'acier qui attend son heure dans le fourreau de la nuit.

L'image de la goutte d'huile irisée revient me hanter. Une tache de couleur dans un monde de gris. J'accepte la contamination. Je deviens le résidu.

Je ferme les yeux une fraction de seconde. Le schéma du Palais de Tokyo s'imprime sur ma rétine en négatif. Vert sur noir. Les cibles. Les issues. Les angles morts.

Le silence revient, mais il est différent. Il est habité. Il est la matière même de notre alliance, un alliage de carbone et de sang, forgé dans le froid d'un garage du XVI^e arrondissement.

La neige s'arrête de tomber. Le vent tombe. La pièce est une chambre sourde.

Je remets mes gants. Le cuir glisse sur ma peau avec un frottement sec, une friction de protection. L'ordre est rétabli. Un ordre nouveau, bâti sur les ruines de mon hyper-contrôle.

Viktor est une ombre parmi les ombres, mais je sais exactement où il se trouve. Je n'ai plus besoin de le voir. Sa présence est une coordonnée spatiale, une constante dans l'équation de la violence à venir.

Nous sommes prêts.

Le schéma sur le capot de la supercar n'est plus qu'une surface blanche uniforme, un linceul de neige qui dissimule la stratégie. Mais sous le blanc, le métal se souvient de

l'empreinte. Et demain, le béton se souviendra de nous.

Je vérifie l'état de mon arme une dernière fois par simple automatisme tactile. Le cliquetis du métal est le seul langage que je m'autorise désormais. La transaction est conclue. Le nettoyage peut commencer, mais cette fois, nous ne laisserons pas la pièce vide. Nous la laisserons hantée.

L'obscurité redevient totale alors que les lampadaires de la rue s'éteignent simultanément, victimes d'un cycle automatique de la ville. Dans le noir absolu, ma vision nocturne prend le relais. Je vois les formes, les volumes, les vecteurs. Je vois Viktor se lever.

Le désordre a un nom. Et pour la première fois, je ne cherche plus à l'effacer.

Chapitre 11

La Trahison de la Soie

Le parfum des lys n'est pas une suggestion ; c'est une agression physiologique. L'air du vestibule est saturé de phényléthanol et d'acétate de benzyle. Une concentration massive, presque solide, qui tapisse les muqueuses nasales et masque l'odeur résiduelle des produits de polissage utilisés sur les boiseries en ébène de Macassar. Chaque respiration est une ingestion de pollen lourd, une substance jaune et poisseuse qui semble vouloir colmater les alvéoles pulmonaires. Je décompte les secondes. À ma gauche, une console en bronze doré supporte un vase Médicis. À ma droite, l'obscurité d'un couloir menant aux cuisines. Angle mort à trente degrés derrière la porte cochère. Viktor marche devant, son sillage mêlant une fragrance de santal blanc et le relent âcre du cuir de son manteau tanné au chrome.

Nous pénétrons dans le jardin d'hiver. La structure de fer forgé et de verre de type Eiffel s'élève à huit mètres, une cage de lumière lunaire et de chlorophylle. L'humidité grimpe à quatre-vingts pour cent. L'odeur change radicalement : le terreau de bruyère décomposé, l'humus noir, le musc végétal des orchidées épiphytes qui s'agrippent aux parois. C'est un parfum de mort organique, une fermentation lente et contrôlée derrière des vitres de douze millimètres d'épaisseur. Mme V est assise dans un fauteuil Peacock en rotin. Elle porte un ensemble en soie sauvage dont la trame laisse deviner une densité de trois cents fils au pouce carré. Elle ne bouge pas. Sa présence est un signal statique dans un environnement de croissance sauvage.

Mon audit spatial s'active. Sorties : trois. Deux portes-fenêtres vers le parc, une porte dérobée derrière les fougères arborescentes du Queensland. Je note la disposition des pots en terre cuite. Des obstacles de quarante centimètres de diamètre. En cas de repli, ils briseront la ligne de mire, mais ralentiront la course. Le silence est habité par le

bourdonnement basse fréquence du système de climatisation.

« Vous êtes en retard, Lyra », dit-elle. Sa voix a le grain d'un papier de verre grain 400.

Je ne réponds pas. Je scanne la périphérie du jardin d'hiver. Mon regard accroche un reflet à travers les vitres embuées. En contrebas de l'allée de gravier, une silhouette sombre. Une Mercedes-Maybach S-Class. Noir obsidienne. Ce n'est pas le véhicule, mais la zone d'air au-dessus du capot qui retient mon attention. L'air ondule. Un phénomène de réfraction thermique. La voiture est immobile depuis moins de dix minutes. Le moteur dégage encore un rayonnement infrarouge que je ressens presque physiquement à travers la vitre, un picotement invisible sur l'épiderme de mes joues.

Erreur de protocole. Mme V n'attend pas d'autres visiteurs à deux heures du matin.

L'odeur de la trahison ne ressemble pas au soufre. Elle sent le thé Earl Grey refroidi et la poussière de maquillage à base de talc. Mme V porte un parfum de tubéreuse suranné, une note de tête de noix de coco qui vire au rance sous l'effet de sa propre transpiration. Elle est nerveuse. Sa carotide bat à quatre-vingt-douze battements par minute, visible sous la peau parcheminée de son cou.

— Viktor, dis-je.

Ma voix est une lame de scalpel. Le mot unique contient toutes les données : position, menace, imminence. Viktor ne se retourne pas, mais je sens sa tension musculaire s'ajuster. Il décale son centre de gravité vers l'avant, prêt à basculer sur les métatarses.

— Sacha a toujours eu un faible pour les jardins, murmure Viktor.

L'odeur de l'ozone sature soudain l'espace. C'est le signe avant-coureur de la rupture

d'arc électrique, ou d'une décharge de condensateur. Non. C'est l'odeur chimique, métallique et sèche des silencieux en carbone après une série de tirs rapides.

Le premier impact pulvérise un pot de terre cuite à deux mètres de moi. L'odeur de la terre humide et des racines arrachées explose dans l'air. De la tourbe de sphaigne. Un mélange de terre noire et de fibres de coco. Je plonge derrière le socle en marbre d'une statue de Psyché. Le froid de la pierre contre mon épaule contraste avec l'échauffement soudain de mes muscles.

Deuxième tir. Le verre du jardin d'hiver vole en éclats. Des milliers de fragments de silice percutent le sol avec un bruit de carillon désaccordé. L'air froid de la nuit s'engouffre dans la serre, emportant avec lui l'odeur des gaz d'échappement de la Maybach et le parfum piquant du givre sur les pelouses.

Je sors mon Glock. Le polymère de la crosse est tiède, une extension de ma propre main. Je ne vise pas les tireurs invisibles derrière les vitres. Je vise les supports de suspension des lampes horticoles au sodium.

Premier coup de feu. Le cliquetis mécanique est couvert par l'explosion de l'ampoule. L'odeur du gaz argon s'échappe. Deuxième coup de feu. Le jardin d'hiver plonge dans une pénombre verdâtre, éclairé seulement par les reflets de la lune sur le feuillage des monstera.

Mme V n'a pas crié. Les gens de son rang considèrent le cri comme une vulgarité, même face à la mort. Elle s'est recroquevillée dans son fauteuil en rotin, sa soie sauvage bruissant comme des feuilles mortes. Elle sent maintenant l'urine et la peur acide, une sécrétion de cortisol qui prend le dessus sur sa tubéreuse.

— Sacha est ici, dit Viktor depuis l'autre côté de la nef de verre.

Il se déplace avec une fluidité de prédateur, utilisant les troncs des palmiers comme

boucliers balistiques. Je vois l'éclat de son couteau de combat, un acier S35VN avec un revêtement DLC noir. Il n'utilise pas son arme à feu. Il veut sentir la résistance des tissus.

Une ombre se découpe contre le vitrage brisé. Un homme en tenue tactique. Nylon balistique et kevlar. Il sent le néoprène et la sueur rance, l'odeur caractéristique de ceux qui attendent dans des fourgons fermés depuis des heures. Je ne lui laisse pas le temps d'ajuster ses lunettes de vision nocturne.

Je tire. La balle de 9mm traverse l'air à trois cent soixante mètres par seconde. Elle percute la boîte crânienne juste au-dessus de l'orbite gauche. L'odeur du sang frais, ferreuse et légèrement sucrée, se mélange instantanément à l'humidité de la serre. C'est une odeur chaude, presque réconfortante dans ce froid qui s'installe. Le corps s'effondre dans une jardinière de bégonias. Le parfum floral est écrasé par la lourdeur du liquide biologique qui sature le terreau.

Un deuxième assaillant surgit de derrière une fougère. Je sens l'odeur du tabac froid sur ses vêtements, un mélange de nicotine et de goudron de cigarette bon marché. Je pivote. Mes articulations craquent comme des brindilles sèches. Je sens la rugosité du sol en terrazzo sous mes semelles de gomme. Le coup de feu part, plus proche cette fois. La balle siffle à mes oreilles, une onde de choc qui déplace l'air chargé de pollen.

Je réplique. Deux coups dans la zone centrale du corps. Le centre de masse. Les impacts font un bruit sourd, un "thump" étouffé par le gilet pare-balles, mais le choc hydrostatique stoppe sa progression. Il bascule en arrière, entraînant avec lui un rideau de lierre grim pant. L'odeur végétale se transforme : le lierre froissé dégage une senteur de sève amère, presque toxique, qui me brûle les narines.

Mme V tente de se lever. Sa soie frotte contre le rotin. C'est un son de trahison, une texture qui appelle la violence. Elle se dirige vers la sortie dérobée. Elle sait que Sacha ne l'épargnera pas malgré leur accord. La loyauté dans ce monde a la durée de

vie d'une fleur coupée.

— Ne bougez pas, ordonné-je.

L'odeur de la poudre brûlée, cette combinaison de nitrocellulose et de nitrate de baryum, flotte entre nous comme un brouillard grisâtre. C'est le parfum de ma réalité.

Sacha apparaît dans l'embrasement de la porte principale. Il ne porte pas de masque. Son visage est une carte de cicatrices mal refermées. Il dégage une odeur de gin bon marché et de cuir de luxe, un mélange de déchéance et de prétention. Il tient un fusil à pompe Benelli M4. La cartouche est chargée de chevrotine.

— Lyra. Toujours aussi stérile, crache-t-il.

Le dialogue n'est qu'une distraction. Je vois son doigt se crispier sur la détente. Je me jette derrière le bac d'un ficus géant. La décharge pulvérise le feuillage. Des centaines de feuilles de cuir vert tombent sur moi, recouvrant mon dos. L'odeur de la sève laiteuse, collante et irritante, emplit l'air. C'est l'odeur du latex brut.

Viktor surgit de l'ombre derrière Sacha. C'est une apparition moléculaire. Un instant, il n'est qu'un sillage de santal, l'instant d'après, il est une force de cisaillement. Sa lame s'enfonce dans le trapèze de Sacha. Le bruit est celui d'une pièce de cuir que l'on déchire. Sacha hurle, un son viscéral qui brise les dernières vitres intactes. L'odeur du sang de Sacha est différente : elle est chargée d'adrénaline et d'alcool, une mixture volatile qui semble vouloir s'enflammer sous les néons résiduels.

Le combat au corps à corps est une transaction de fluides. La sueur de Viktor, propre et musquée, se heurte à la puanteur de Sacha. Ils roulent au sol, écrasant les lys qui bordent l'allée centrale. Le parfum floral, porté à son paroxysme par l'écrasement des tiges et des pétales, devient nauséabond. C'est une odeur de funérailles anticipées. Le

blanc pur des lys se teinte de rouge, puis d'un brun terreux sous leurs bottes.

Je me lève. Je dois clore la transaction.

Mme V a atteint la petite porte. Elle a la main sur la poignée en laiton froid. Je sens l'odeur de l'huile de machine sur le mécanisme. Un détail. Une faille.

— Vous avez vendu ma position pour une garantie de sécurité qui n'existe pas, dis-je en m'approchant.

Elle se retourne. Ses yeux sont injectés de sang. L'odeur du talc a disparu, remplacée par la senteur métallique de sa propre fin. Elle ouvre la bouche pour parler, mais aucun son ne sort. Juste un sifflement d'air dans ses bronches encombrées par le parfum des lys.

Je n'utilise pas mon arme. Ce serait trop propre. Trop clinique.

Je saisis le bord de son châle en soie. La matière est huileuse sous mes doigts, une texture de luxe dévoyé. Je la pousse vers le centre de la serre, là où les restes de la bataille fument encore. Elle trébuche sur le cadavre du premier tireur. L'odeur de la décomposition commence déjà, imperceptible pour un humain normal, mais flagrante pour moi. Une note de soufre et d'ammoniaque organique qui perce sous la chlorophylle.

Sacha est au sol, une main sur sa gorge béante. Viktor est debout au-dessus de lui, le visage éclaboussé de rouge, mais le regard vide. Il range son couteau. Le clic de la lame dans le fourreau est le seul son dans ce chaos de verre et de plantes.

Mme V s'effondre sur un canapé en velours bleu pétrole, situé au milieu du jardin. Elle ressemble à une poupée de porcelaine jetée dans une benne à ordures.

— Le désordre, murmure-t-elle, c'est tout ce que vous méritez.

Je m'approche d'elle. L'odeur du velours est celle de la poussière ancienne et du produit ignifuge chimique. Une odeur de musée. Elle n'appartient plus à ce monde de béton et d'acier que nous habitons. Elle est un résidu du passé.

Je place le canon de mon Glock contre sa tempe. Le métal est brûlant, chauffé par les tirs précédents. Je sens l'odeur de l'acier dilaté.

— Le nettoyage ne laisse pas de place aux souvenirs, dis-je.

Je presse la détente.

Le recul de l'arme est une vibration sèche dans mon radius. La détonation est étouffée par la végétation dense, mais l'impact est définitif. Le sang de Mme V est d'un rouge sombre, presque noir sous la lumière de la lune. Il se répand sur le velours bleu pétrole. Le contraste chromatique est une saturation visuelle. Le bleu devient violet sombre, une teinte de royauté déchu. L'odeur du sang frais recouvre tout le reste, effaçant les lys, effaçant la tubéreuse, effaçant le terreau. C'est une odeur de fer, de sel et de vie qui s'échappe.

Je regarde mes mains. De la soie sauvage est restée coincée sous mes ongles. Elle sent l'amidon et le luxe. Je l'arrache.

Viktor s'approche. Il sent le combat, la victoire et cette odeur de santal qui semble ne jamais le quitter, comme une signature olfactive indélébile. Il regarde le corps de Mme V, puis le mien.

— La pièce est hantée désormais, dit-il.

Je scanne le jardin d'hiver une dernière fois. Les plantes sont mutilées. Le verre est

une poussière scintillante sur le sol. L'odeur de l'ozone se dissipe lentement, remplacée par l'odeur de la nuit parisienne qui s'insinue par les ouvertures : l'essence, le goudron humide, le vent froid qui porte les effluves de la Seine.

Nous sortons par la brèche dans la verrière. Je marche sur les lys écrasés. Sous mes pas, ils dégagent une dernière bouffée de parfum, une plainte olfactive qui s'étouffe sous la gomme de mes bottes.

La Mercedes-Maybach attend toujours dans l'allée. Son moteur a refroidi. Elle n'est plus qu'une carcasse de métal noir et de cuir de veau. L'odeur du caoutchouc chaud des pneus s'évapore dans le givre.

Je ne regarde pas en arrière. L'indépendance a un prix. Elle sent le sang et la poudre, un mélange instable que j'ai appris à respirer. Le désordre est là, dans les fragments de verre qui brillent comme des diamants de sang dans mes cheveux. Je ne cherche plus à l'effacer. Je l'emporte avec moi, une trace invisible dans le sillage de mon hyper-contrôle brisé.

Le silence revient, mais il est chargé de l'odeur des morts que nous laissons derrière nous. Un parfum de fin de règne. Un parfum de soie déchirée.

Chapitre 12

Vantablack

L'ascenseur de service descend. Les câbles en acier galvanisé gémissent contre les poulies en fonte. C'est un miaulement métallique, une plainte aiguë qui ricoche contre les parois de la gaine. Je compte les secondes. La vibration remonte par la semelle de mes bottes en élastomère, une pulsation irrégulière qui traduit l'usure des roulements à billes. Le luxe du rez-de-chaussée — ses tapis de laine vierge et ses murs tendus de soie — s'évapore. Ici, l'air devient lourd, chargé d'une humidité qui porte le goût de la poussière de béton et de la graisse de silicone. Les portes coulissent avec un fracas de tôle froissée. Le sous-sol technique du Triangle d'Or s'ouvre comme une gueule de ciment.

Viktor sort le premier. Son pas est une ponctuation sourde sur la chape de béton brut. Je le suis. Je scanne l'espace. Trois heures. Six heures. Neuf heures. Un dédale de tuyauteries en PVC haute pression et de conduits d'aération en aluminium défile au-dessus de nos têtes. Le bourdonnement des transformateurs électriques sature l'espace sonore, un "hum" de basse fréquence qui fait vibrer le cartilage de mes oreilles. C'est un son qui masque les murmures, mais qui amplifie les chocs.

— Ils sont six, dit Viktor.

Sa voix est un froissement de papier de verre. Elle ne porte aucune émotion, juste une observation technique. Je ne réponds pas. Mes mains cherchent déjà les points de rupture. Dans ce ventre de la ville, tout est un levier.

Je m'arrête devant une armoire de maintenance. Le cliquetis du loquet en acier inoxydable résonne dans le couloir comme un coup de feu. À l'intérieur, des bidons

en polyéthylène haute densité. J'identifie les étiquettes par le simple reflet des néons qui clignent au plafond avec un grésillement de mouche agonisante. Ammoniaque pur. Hypochlorite de sodium. Acide chlorhydrique. La panoplie du concierge. La panoplie du bourreau.

Je saisis deux bidons de cinq litres. Le plastique grince sous la pression de mes doigts gantés de nitrile. Je sens le poids de la menace qui s'approche : au loin, le battement cadencé de bottes tactiques sur la grille métallique des passerelles. Un rythme à 120 battements par minute. Ils courent. Ils ont l'avantage du nombre. J'ai l'avantage de la chimie.

— Le flux d'air vient du nord-ouest, murmuré-je.

Le sifflement de la ventilation est mon métronome. Je repère la bouche d'extraction, une turbine géante dont les pales découpent l'ombre en tranches régulières. Le son est cyclique : *vlam, vlam, vlam*. C'est une hache qui tombe dans le vide.

Je dévisse le premier bouchon. Le sceau de sécurité se brise avec un craquement sec. L'ammoniaque s'échappe. L'odeur est une agression moléculaire. Ce n'est plus une senteur, c'est une déchiqueteuse pour les muqueuses. Le gaz invisible sature instantanément l'oxygène. Mes yeux piquent. Ma gorge se resserre par réflexe. Je ne respire plus que par la bouche, de petites inspirations hachées qui évitent de brûler les alvéoles de mes poumons.

Je déverse le liquide incolore sur le sol poreux. Le bruit est un glouglou obscène, le son d'une artère qui se vide dans un caniveau. L'ammoniaque s'étale en une nappe miroitante, dévorant la poussière, créant une réaction exothermique imperceptible qui fait frissonner la surface du béton.

— Lyra, souffle Viktor derrière moi.

Le son de mon nom dans sa bouche est une interférence. Je l'ignore. Je saisis le second bidon. L'hypochlorite. Si je les mélange, je crée du dichlore. Un gaz de tranchée. Une mort qui sent la piscine et le cadavre. Je calcule le timing. Le bruit des poursuivants se précise. Le cliquetis des anneaux de sangle contre les carcasses des fusils d'assaut. Le frottement caractéristique du Cordura contre les murs. Ils sont à vingt mètres, juste après le coude des conduites de vapeur.

Je verse l'hypochlorite dans la mare d'ammoniaque.

La réaction est immédiate. Un sifflement chimique s'élève du sol, comme si un millier de serpents se réveillaient sous nos pieds. Une vapeur blanchâtre, lourde, commence à ramper au ras du béton. Elle n'est pas belle. Elle est fonctionnelle. Elle est une barrière atomique.

— Dans le conduit, ordonné-je.

Nous grimpons sur une échelle de secours en fer forgé. Le métal est froid, couvert d'une pellicule huileuse qui rend la prise précaire. Chaque barreau que je gravis émet une note différente, une gamme chromatique de rouille et d'abandon. Nous nous glissons dans une niche de maintenance, un renforcement de briques nues et de câbles électriques dénudés qui crépitent de temps à autre.

En bas, le premier homme surgit.

Le bruit de sa respiration dans son masque de protection est un souffle mécanique, l'aspiration d'un prédateur qui s'essouffle. Puis, le son change. Un étouffement. Le gaz a franchi les filtres bon marché. J'entends le bruit d'un corps qui heurte une canalisation en cuivre — un *dong* sonore, vibrant, qui se propage dans tout le réseau.

Puis les cris commencent.

Ce ne sont pas des cris de peur. Ce sont des cris physiologiques. Le son des cordes vocales qui se crispent sous l'effet de l'acide qui se forme dans la gorge. C'est un déchirement laryngé. Les hommes de Sacha s'effondrent. Leurs armes tombent sur le béton avec un fracas de quincaillerie inutile. *Clang. Clac. Bam.* Le rythme de leur chute est la seule musique de cette pièce.

Viktor est accroupi à côté de moi. Il ne regarde pas la scène. Il me regarde. Dans l'obscurité du conduit, ses yeux sont des fentes qui captent le moindre reflet des néons mourants. Le silence revient, mais il n'est pas pur. Il est meublé par le râle d'agonie des hommes en bas, un glouglou humide, le son de poumons qui se transforment en éponge.

— Tu as optimisé le processus, dit-il. Aucun résidu. Juste la neutralisation.

Sa main se pose sur mon épaule. La texture de son gant en cuir de cerf est une friction légère sur ma combinaison en polymère. C'est un contact sans chaleur, mais chargé d'une intensité qui fait résonner ma propre cage thoracique. Je sens mon rythme cardiaque carotidien frapper contre la paroi de mon cou, une pulsation sauvage, désordonnée, que je tente de lisser par la volonté.

— Le désordre est nettoyé, dis-je. Ma voix est monocorde, une ligne de basse sans modulation.

Je redescends. Mes bottes évitent les corps. Les hommes au sol ne sont plus des menaces, ce sont des obstacles topographiques. Je marche sur une douille de laiton qui traînait là ; elle roule sous ma semelle avec un tintement cristallin, une note claire au milieu de ce chaos sourd.

Nous nous enfonçons plus profondément dans les entrailles de l'hôtel. Le décor change. Le béton fait place à des parois recouvertes de panneaux isolants en mousse

acoustique alvéolée. Le son meurt ici. Chaque pas est absorbé, chaque respiration est étouffée par les alvéoles de polymère noir. C'est une chambre sourde, un espace conçu pour que les machines de climatisation ne troublent pas le sommeil des milliardaires trois étages plus haut.

C'est ici que le Vantablack règne.

La lumière des néons ne pénètre pas dans cette zone. L'obscurité n'est pas une absence de lumière, c'est une matière dense, une texture de velours mort qui semble peser sur les paupières. Je ne vois plus Viktor. Je ne vois plus mes propres mains. Je ne perçois que sa présence par le déplacement d'air qu'il provoque en bougeant.

— Tu entends ? demande-t-il dans mon dos.

Je ferme les yeux pour mieux écouter.

Le silence de la chambre sourde est un vide artificiel. Mais derrière ce vide, il y a le reste. Le lointain grondement du métro sous la ligne 1, une vibration infra-basse qui remonte par la roche mère. Le goutte-à-goutte d'une condensation sur un tuyau de refroidissement, un rythme métronomique qui marque l'écoulement du temps. Et, plus près, le froissement presque imperceptible d'un chargeur de Glock que l'on engage dans une crosse.

Clic.

Le son est sec. Définitif. Une morsure métallique dans le néant.

C'est le signal. La transition est achevée. Je ne suis plus celle qui efface les traces des autres. Je suis celle qui crée le vide. L'hyper-contrôle qui me paralysait s'est muté en une précision balistique. Chaque mouvement est calculé pour minimiser le bruit, pour maximiser l'impact.

Je sors mon arme. Le frottement du polymère contre l'étui en Kydex est un chuintement de prédateur. Je ne cherche pas la lumière. Je cherche la résonance.

— Sacha est dans la salle des serveurs, murmure Viktor. Sa voix semble venir de partout et de nulle part. Il attend que tu fasses une erreur. Il attend le bruit d'un pas hésitant.

Je souris dans le noir, un étirement de lèvres que personne ne peut voir. Je retire mes bottes. Je suis en chaussettes de coton technique. Le contact avec le sol est différent. Je sens la porosité de la dalle, les micro-fissures du ciment, la poussière qui s'écrase sous mon poids. Je ne marche pas, je glisse. Je suis une ombre dans une mer d'encre.

Le couloir s'élargit. La salle des serveurs annonce sa proximité par un changement de fréquence. C'est un hurlement de turbines, des milliers de ventilateurs de processeurs qui tournent à plein régime pour refroidir les données mondiales. Le son est un mur blanc, un bruit de cascade électrique qui sature tout le spectre auditif.

C'est l'endroit parfait pour mourir. Personne n'entendra le coup de feu.

Je franchis le seuil. Les serveurs sont des monolithes noirs, alignés comme des tombes futuristes. Leurs diodes clignotent — bleu, vert, rouge — créant une parade stroboscopique qui fragmente l'espace. Dans ce vacarme de turbines, j'identifie un son intrus.

Le raclement d'un ongle sur une surface métallique.

Sacha est là. À ma droite. Derrière le rack 402.

Je ne regarde pas. Je me fie à l'écho. Le son rebondit sur les parois en verre trempé. Sa position est une coordonnée acoustique. Je lève mon arme. Mon bras est une

extension de la machine. Je ne sens plus la peur, cette contamination biologique. Je ne sens que la tension du ressort de la détente sous mon index.

Le premier tir est un claquement sourd, étouffé par le cri des ventilateurs. La balle percute un montant en acier avec un sifflement de ricochet qui déchire l'air. Sacha répond. Le fracas de son arme est une explosion de tonnerre dans cette boîte de conserve. Une plaque de verre explose. Le bruit est magnifique : des milliers de fragments de cristal qui tombent sur le sol comme une pluie de diamants, chaque éclat produisant une note aiguë en frappant le métal.

Je me déplace. Je ne suis plus une cible, je suis une fréquence.

Je passe sous un flux d'air glacé. Mes doigts effleurent la carcasse d'un serveur. La vibration de la machine se transmet à mes os. Je sais où il est maintenant. Il recharge. Le son du chargeur vide qui tombe sur le sol est une note de fin. Un "clack" de plastique creux.

Je sors de l'ombre au moment où la diode d'un serveur passe au rouge sang.

Sacha me voit. Ses yeux sont dilatés par l'adrénaline, deux orbes blancs dans la pénombre artificielle. Il n'a pas le temps de lever son arme. Je suis déjà sur lui.

Le combat n'est pas une chorégraphie. C'est une collision de matières. Le choc de mon épaule contre son plexus produit un son mat, un étouffement de chair et de muscle. Nous tombons. Le bruit de nos corps sur le sol technique est un fracas de plaques de faux-plafond qui cèdent.

Je sens la rugosité de sa barbe contre ma joue, l'odeur de la sueur rance et du tabac froid qui émane de sa peau, mais surtout, j'entends son souffle. Un halètement court, saccadé, la pompe à oxygène qui s'emballe avant la rupture.

Il essaie de m'étrangler. Ses mains sont des étaux. Le craquement des vertèbres cervicales sous la pression est un avertissement de mon propre corps. Je ne lutte pas contre sa force. Je cherche sa faille.

Je saisis un fragment de verre au sol.

La texture est tranchante, une morsure immédiate dans la paume de mon gant. Je l'enfonce dans le creux de son cou, juste au-dessus de la clavicule.

Le son est différent de tout ce que j'ai entendu ce soir. C'est un déchirement de tissu organique, suivi d'un sifflement d'air. Le bruit d'une chambre à air que l'on perce. C'est la trachée qui cède.

Sacha lâche prise. Il porte ses mains à sa gorge. Ses doigts grattent sa propre peau dans un geste désespéré. Le bruit de ses ongles sur sa chair est une plainte finale, un grattement de rat dans une cloison. Il s'écroule contre un serveur. La machine continue de vrombir, indifférente à la vie qui s'écoule à ses pieds. Le sang qui gicle contre les parois métalliques produit un son de pluie fine, un tapotement régulier, presque apaisant.

Je me relève. Mes vêtements sont maculés de résidus biologiques. Une contamination que je ne nettoierai pas tout de suite.

Viktor apparaît à la lisière de la lumière bleue des diodes. Il ne dit rien. Il regarde le corps de Sacha, puis il regarde mes mains. Il s'approche. Le silence entre nous est maintenant une matière palpable, une membrane qui nous isole du reste du monde.

Il sort un mouchoir en soie de sa poche. Le froissement du tissu est d'une pureté absolue dans cet environnement brutal. Il prend ma main, celle qui tient encore le fragment de verre. Il ne me l'arrache pas. Il enveloppe mes doigts dans la soie, avec une délicatesse qui contraste avec la violence du décor.

— Tu n'es plus l'archiviste, Lyra, murmure-t-il. Tu es l'œuvre.

Sa voix résonne dans la salle des serveurs, portée par les ventilateurs, multipliée par les échos, jusqu'à devenir une vérité universelle.

Je retire ma main de la sienne. Le mouvement est lent. Je sens le frottement de la soie contre ma peau à travers le gant déchiré.

Nous sortons de la salle. Le bruit des turbines diminue, remplacé par le silence lourd des couloirs de béton. Mais ce n'est plus le silence de ma solitude. C'est un silence partagé, une fréquence commune.

Au bout du tunnel, une porte s'ouvre sur la nuit parisienne. Le cliquetis des chargeurs que nous réengageons dans nos armes est la dernière note de ce chapitre. Un son sec, précis, qui annonce que la traque ne fait que commencer.

L'obscurité dehors est totale. Le Vantablack du ciel nous attend. Nous nous y enfonçons, deux ombres portées par le vacarme sourd d'une ville qui ignore encore qu'elle vient de changer de maîtres.

Chapitre 13

L'Ultime Inventaire

L'inertie calorifique du béton brut pompe l'énergie vitale d'Elias. Son dos est plaqué contre la paroi du pilier porteur, là où la structure du bâtiment s'enfonce dans la nappe phréatique. Le gris du mur dévore le beige de son pull en cachemire. Elias a soixante-douze ans. À cette température, ses capillaires périphériques se rétractent. Sa peau vire au bleu de Sèvres sous l'effet de la vasoconstriction. Sacha le maintient debout, une main enfoncée dans la gorge du vieil homme, l'autre crispée sur la crosse d'un polymère noir.

Inventaire spatial. Bureau central. Trente-quatrième étage. Orientation Nord-Nord-Ouest. Trois cent vingt mètres carrés d'espace ouvert. Le sol est un dallage de pierre de Lens, calcaire froid dont la densité thermique refuse de stocker la moindre calorie. À ma gauche, une paroi vitrée sépare le vide de l'intérieur. Le triple vitrage à isolation renforcée contient une lame d'argon, mais le pont thermique reste décelable. Je sens la radiation glaciale de la nuit parisienne contre ma tempe gauche. À ma droite, un bureau en chêne des marais, noirci par des siècles d'immersion, absorbe la lumière des spots halogènes encastrés.

Sacha transpire. L'humidité sature son épiderme, créant une pellicule brillante sous la lumière crue. C'est une sueur de stress, chargée de cortisol, qui s'évapore et refroidit son visage de manière erratique. Son rythme respiratoire est trop élevé. Trente cycles par minute. Il est en surchauffe métabolique. Son système limbique a pris les commandes.

Viktor est derrière moi. Je ne le vois pas, mais je perçois le rayonnement infrarouge de son corps. Une masse de trente-sept degrés Celsius qui stabilise l'air ambiant. Son

calme est une absorption de chaleur. Il ne produit aucun mouvement inutile, aucune friction, aucune déperdition.

— Lyra.

Le nom claque. Une onde de choc dans l'air immobile. Sacha resserre sa prise. Les vertèbres cervicales d'Elias craquent, un bruit de bois mort qui se rompt sous le givre. Le vieil homme ne gémit pas. Ses yeux cherchent les miens. Il n'y a pas de peur dans son regard, seulement une observation clinique de ma propre décomposition.

— Le protocole prévoit l'élimination des témoins résiduels, dis-je. Ma voix est une lame de glace. Neutre. Sans frottement.

— Elias n'est pas un témoin, réplique Viktor dans mon dos. C'est une archive. Une pièce de collection que tu as oubliée de ranger dans ton inventaire de sortie.

Je fais trois pas en avant. La pierre de Lens transmet sa frigidité à travers les semelles fines de mes chaussures techniques. Mes orteils s'engourdissent. Je cartographie les angles de tir. Sacha utilise Elias comme un bouclier thermique. La masse du vieil homme masque la signature corporelle de l'agresseur. Un tir de précision est impossible sans traverser la cage thoracique d'Elias.

L'air soufflé par les bouches de climatisation est sec, filtré à 99,9 %. Il transporte une odeur de poussière ionisée, vestige des serveurs qui tournent à plein régime dans la pièce adjacente. La chaleur résiduelle des processeurs crée un courant de convection au plafond, faisant osciller imperceptiblement les luminaires suspendus.

— Lâche-le, Sacha, ordonné-je.

Le lieutenant de Viktor ricane. Le son est un froissement de papier de verre. Une goutte de sueur glisse de son front, tombe sur le revers du veston d'Elias, et y laisse

une tache sombre, une zone de refroidissement localisé.

— Pour que tu puisses me nettoyer proprement ? grogne Sacha. Je connais tes méthodes, Lyra. Tu n'aimes pas les taches. Tu n'aimes pas ce qui dépasse.

Il a raison. Sacha est une excroissance. Un surplus de matière organique qui perturbe l'ordonnance architecturale de cette pièce. Il représente le désordre, la sueur, la friction. Tout ce que j'ai passé ma carrière à éradiquer à l'ammoniaque et au scalpel.

Je regarde Elias. Ma faille. Mon ancre morale. Il est le dernier lien avec une version de moi qui avait besoin d'un mentor pour valider son existence. Si je le sauve, je reste une subordonnée. Une pièce d'un engrenage conçu par d'autres. Si je le laisse mourir, je deviens l'abstraction totale que Viktor appelle de ses vœux.

— Lyra, regarde le calcaire, murmure Viktor. Regarde comme il attend la première goutte. La pierre est poreuse. Elle a soif.

Je sens la chaleur de Viktor se rapprocher de mes omoplates. Il ne me touche pas, mais l'air entre nous se comprime, augmentant sa pression et sa température. C'est un microclimat de prédation.

— Le calcul est simple, Lyra, continue-t-il. Elias est le passé. Un passé froid, poussiéreux, qui t'enchaîne à une morale de concierge. Sacha est le présent. Un désordre nécessaire que tu dois apprendre à canaliser. Ou à supprimer.

Mon index droit repose sur la détente de mon arme. Le métal du pontet est froid, mais le polymère de la poignée a déjà adopté la température de ma paume : trente-quatre degrés. Je sens le flux sanguin dans mon doigt. Un battement régulier.

Sacha panique. L'instabilité thermique de son corps s'accroît. Il commence à trembler, un frisson musculaire qui part des lombaires pour mourir dans ses mains. Le

canon de son arme oscille de quelques millimètres, dessinant des cercles invisibles sur la tempe d'Elias.

— Si tu tires, Elias meurt avant que ta balle ne m'atteigne, hurle Sacha.

— C'est une probabilité de 84 %, réponds-je. Les 16 % restants dépendent de la contraction réflexe de tes muscles intercostaux après l'impact.

Je visualise la scène. Le projectile quittant le canon. L'expansion des gaz. La chaleur soudaine dans la chambre de combustion. La balle déchirant l'air, créant un sillage de vide brûlant avant de percuter la boîte crânienne. Le sang, à trente-sept degrés, giclant sur le béton froid. Le choc thermique entre la vie liquide et la pierre inerte.

Elias ferme les yeux. Il a compris. Il sait que je n'analyse plus sa survie, mais l'esthétique de sa fin. Il n'est plus un homme, il est une variable dans une équation de flux.

— Viktor veut que tu choisisses le chaos, Lyra, dit Elias. Sa voix est faible, un souffle d'air tiède qui se perd dans l'immensité du bureau. Mais le chaos est une prison aussi fermée que ton contrôle.

Sacha lui met un coup de crosse sur le haut du crâne. Le bruit est sourd, mat. La peau se déchire. Un filet rouge apparaît, s'écoulant lentement vers l'arcade sourcilière. La viscosité du sang change au contact de l'air plus froid. Il coagule, s'assombrit, devient une croûte de rubis sur le visage de mon mentor.

Mon rythme cardiaque ralentit. Je passe en mode économie d'énergie. Mon corps devient une machine thermique parfaite. Je réduis les pertes. Je focalise toute mon attention sur le doigt de Sacha.

La température dans la pièce semble chuter. C'est une illusion sensorielle due à la

concentration. Le monde se réduit à une cartographie de points chauds : le cœur de Sacha, le cerveau d'Elias, la présence radiante de Viktor derrière moi.

— Tu hésites, Lyra, dit Viktor. Tu calcules le coût de la perte. Tu penses à l'inventaire. Qu'est-ce qui restera de toi quand Elias ne sera plus là pour se souvenir de qui tu étais ?

— Rien, dis-je. Et c'est le but.

Je ne regarde plus Elias comme un être humain. Je le regarde comme un objet de luxe démodé, une pièce d'orfèvrerie dont la patine n'a plus sa place dans un décor minimaliste. Sa mort est un acte de nettoyage. Une désinfection par le vide.

Sacha perçoit mon changement d'état. Il voit l'absence totale d'empathie dans la dilatation de mes pupilles. Il comprend que son bouclier humain ne protège plus rien. Sa respiration devient un sifflement erratique. L'humidité sur son visage se transforme en perles de condensation qui tombent sur le sol en calcaire, une à une.

Le silence est désormais total. Même le vrombissement des serveurs semble s'être stabilisé sur une fréquence inaudible. L'air est figé. Une stase thermique avant l'explosion.

Je vois le tendon de l'index de Sacha se tendre. Le muscle fléchisseur superficiel des doigts se contracte. C'est un mouvement électrique, une décharge qui va déclencher le percuteur.

Le temps ne s'arrête pas. Il s'accélère au rythme de la combustion chimique.

Je ne vise pas Sacha.

Je vise la vanne de sécurité du système de climatisation, située juste au-dessus de

leurs têtes. Un réservoir de gaz réfrigérant sous haute pression.

Le coup part.

Le projectile fragmente l'acier de la valve.

Une onde de froid absolu se libère instantanément. Le gaz se détend dans un hurlement de turbine. Le givre recouvre tout en une fraction de seconde. Le béton, Elias, Sacha. La température chute à moins quarante degrés dans un périmètre de deux mètres.

Sacha lâche son arme, ses doigts instantanément brûlés par le froid cryogénique. Il hurle, mais le son est étouffé par le brouillard de condensation blanche qui sature l'espace.

Elias s'effondre, ses poumons brûlés par l'inspiration soudaine d'un air trop froid.

Je reste immobile. Viktor n'a pas bougé.

Le brouillard se dissipe lentement, révélant une scène figée dans le cristal. Elias est au sol, recroquevillé, ses membres raidis par le choc thermique. Sacha est à genoux, regardant ses mains dont la peau pèle déjà sous l'effet de la brûlure par le gel.

Je m'approche. Mes pas brisent la fine couche de givre qui recouvre la pierre de Lens. Un craquement cristallin, pur, mélodique.

Je me tiens au-dessus d'eux. Le froid émanant du pilier est désormais une barrière physique.

— L'inventaire est clos, dis-je.

Je regarde Sacha. Il lève les yeux vers moi. Il n'y a plus de sueur. Seulement des cristaux de glace dans ses cils. Sa chaleur s'est envolée, dissipée dans l'atmosphère. Il n'est plus qu'une masse de matière organique en voie de refroidissement rapide.

Viktor rit derrière moi. C'est un son chaud, riche, qui tranche avec l'atmosphère polaire de la scène.

— Magnifique, Lyra. Tu as utilisé l'environnement. Tu as transformé le confort en arme.

Je ne réponds pas. Je regarde Elias. Il respire encore, mais son souffle produit de petits nuages de vapeur qui s'élèvent vers le plafond, portés par les courants de convection. Il est vivant, mais brisé. Une relique dont le mécanisme est irrémédiablement faussé par le gel.

Je pourrais l'aider à se relever. Je pourrais utiliser la chaleur de mon propre corps pour contrer l'hypothermie qui s'installe.

Je ne le fais pas.

Je me détourne de lui. Le lien est rompu. La morale d'Elias est une scorie thermique que j'ai fini par évacuer.

Sacha tente d'attraper mon pied avec ses mains mutilées par le froid. Sa peau a la texture du parchemin mouillé. C'est un contact visqueux, désagréable. Une contamination.

Je dégage ma jambe d'un mouvement sec.

— Finis-en, dit Viktor. Ne laisse pas ce désordre traîner sur mon sol.

Je pointe mon arme vers le centre de la masse de Sacha. Son cœur bat encore, une source de chaleur résiduelle qui refuse de s'éteindre. C'est une anomalie dans le paysage chromatique de la pièce.

Le doigt de Sacha, celui qu'il n'arrive plus à contrôler, se contracte une dernière fois sur le sol, grattant la pierre gelée. Un spasme final. Une rébellion de la chair contre l'inéluctable.

Le canon de mon arme est désormais la seule chose chaude dans ma main. La poudre va s'enflammer. Les gaz vont se détendre à deux mille degrés. Une brève pointe thermique pour rétablir l'équilibre.

Le doigt de Sacha se contracte sur la détente de son arme restée au sol, orientée vers le vide. Le coup part dans un fracas qui fait vibrer les baies vitrées.

Le verre tremble. Une fissure apparaît sur le panneau central. Le froid de la nuit s'engouffre dans la faille, un courant d'air noir qui vient lécher mes chevilles.

Je ne cille pas.

Le chaos est entré dans la pièce. Il a la température du vide sidéral. Et pour la première fois, je ne ressens pas le besoin de nettoyer.

Chapitre 14

La Chorégraphie du Chaos

Les particules de verre en suspension pénètrent mes sinus. C'est une poussière de silice, abrasive, qui tapisse mes muqueuses d'une sensation de papier de verre. Chaque inspiration devient un micro-traumatisme tactile. La suite impériale n'est plus qu'une carcasse de béton et de plaques de plâtre à nu, une architecture écorchée où le luxe a été remplacé par l'ossature grise des rails en acier galvanisé. L'air est saturé de résidus de poudre de pyroxylyte. Une brume sèche qui assèche la peau, rétractant les pores de mon visage.

Je glisse le long d'un pilier de béton brut. La rugosité du granulat griffe le polymère de ma combinaison. Mon épaule droite enregistre une pression localisée de douze kilos. Derrière la cloison alvéolée, un bruit de friction : le frottement caractéristique d'une semelle en caoutchouc vibram sur un sol jonché de gravats. Sacha.

Ma main gauche remonte le long de la garde de mon couteau. Le manche est en G10, un stratifié de fibre de verre et de résine époxy dont le quadrillage pyramide assure une adhérence mécanique optimale, même avec des paumes humides. Je sens la sueur perler à la commissure de mes tempes, un fluide biologique parasite qui menace la précision de mon champ de vision. Je ne l'essuie pas. L'auto-discipline est une membrane invisible.

Une bâche de protection en polyéthylène haute densité oscille sous l'effet d'un courant d'air. Le plastique produit un claquement sec, une onde de choc sonore qui se répercute contre les parois de béton.

Sacha surgit.

Il n'est plus l'homme en costume de flanelle. Il est une masse de cent kilos de fibres musculaires tendues, projetée contre moi avec l'inertie d'un bloc de granit. L'impact est une compression brutale de ma cage thoracique. Mes vertèbres percutent le pilier. La douleur n'est qu'une information de surcharge nerveuse. Un signal électrique saturé. Ses mains se referment sur ma gorge. La texture de ses gants en cuir de cerf est huileuse, imprégnée de graisse d'arme et de sécrétions corporelles.

Je l'étudie de l'intérieur de l'étreinte. Sa carotide bat contre mon avant-bras gauche. Un rythme erratique, une tachycardie de prédateur acculé. Ses phalanges s'enfoncent dans mes tissus mous. L'apport d'oxygène diminue. Je sens la résistance de mon cartilage thyroïde.

Je n'essaie pas de dégager ses mains. Je déplace mon centre de gravité de huit centimètres vers la gauche. La friction de mes bottes sur le sol poussiéreux crée un point d'appui instable. Je saisis le ruban de masquage adhésif qui pend d'un échafaudage. La face collante du ruban se fixe sur ma paume, une adhérence chimique instantanée. Je l'applique sur les yeux de Sacha.

Il rugit. Le son est une vibration de basse qui remonte par mes propres os. Il lâche ma gorge pour arracher l'adhésif. La peau de ses paupières s'étire sous la tension de la colle acrylique.

Je frappe.

Mon genou rencontre son plexus. C'est le choc de deux densités inégales. La souplesse de ses viscères contre la rigidité de mon articulation. L'air est expulsé de ses poumons dans un sifflement humide. Je sens la structure de ses côtes fléchir, une élasticité à la limite de la rupture.

Nous basculons au sol. La bâche en plastique nous enveloppe. C'est une matière

froide, crissante, qui emprisonne nos chaleurs corporelles respectives dans un micro-climat étouffant. Sacha est au-dessus de moi. Son poids est une contrainte physique que j'analyse en termes de vecteurs de force. Il cherche mon visage avec ses pouces. Je ressens la pression du métal de sa montre contre ma pommette, un alliage de titane qui n'offre aucune tolérance thermique.

Ma main droite trouve un fragment de céramique brisée, reste d'une vasque de luxe pulvérisée par les échanges de tirs précédents. Le bord est une arête moléculaire, plus tranchante qu'un scalpel. La texture de la faïence est lisse d'un côté, poreuse de l'autre. Je l'enfonce dans le creux poplité de son genou droit.

La résistance du tendon est une corde de piano qui cède.

Un jet de fluide chaud macule ma manche. La viscosité du sang artériel est différente de celle de l'eau ; il y a une teneur en fer qui modifie sa tension superficielle. Le sang se répand sur la bâche, créant une surface de glisse imprévue. Nous glissons ensemble sur le béton. Le frottement de ma peau contre le sol abrasif génère une brûlure thermique localisée. La couche superficielle de mon derme est érodée.

Sacha s'écroule sur le flanc. Il râle. Ses doigts grattent le sol, cherchant une prise, rencontrant seulement de la poussière de plâtre et des copeaux de bois exotique destinés aux futures boiseries. Je me relève. Mes articulations craquent. Je sens le dépôt de calcaire sur mes paumes, un voile gris qui fige mes empreintes.

Au fond de la suite, à travers l'ossature métallique des cloisons non terminées, je vois l'ombre de Viktor. Il est immobile. Il observe la chorégraphie. Son profil est une découpe de noir absolu contre les lumières de la ville qui filtrent par les baies sans tain. Il ne participe pas. Il valide.

Je m'approche de Sacha. Il essaie de ramper. Sa main droite agrippe une gaine électrique annelée qui pend du plafond. Le plastique orange se tend. La gaine finit par

céder sous son poids, libérant un écheveau de fils de cuivre. Le cuivre brille d'un éclat orangé, une matière malléable et conductrice qui semble incongrue dans ce décor de mort.

Je pose mon pied sur son poignet. Je sens la structure osseuse du carpe sous ma semelle. Une légère pression supplémentaire et les os s'agencent dans un craquement sec, comme du bois mort que l'on brise pour un foyer.

Il tourne son visage vers moi. Ses yeux sont injectés de sang, les vaisseaux ayant rompu sous la pression. Il n'y a plus de menace, juste une mécanique biologique en train de se désagréger. La sueur sur son front a capturé la poussière de verre, créant une sorte de masque scintillant, une parure de mort improvisée par le chantier.

— Le désordre, murmure-t-il.

Sa voix est un frottement de cordes vocales saturées de mucus.

Je sors mon arme. Le Glock 19. Le polymère du châssis est tiède, ayant absorbé ma température interne durant la lutte. Je vérifie l'alignement de la hausse et du guidon. L'acier de la glissière est mat, traité au nitrure pour éviter tout reflet.

Je ne ressens pas de colère. Je ressens l'exigence du nettoyage. Sacha est une tache organique sur le béton de Carrare qui attend d'être posé. Il est un résidu de violence qui ne s'insère pas dans les plans d'architecte de Viktor.

J'appuie sur la détente.

Le recul est une impulsion mécanique qui remonte dans mon canal carpien. Une vibration brève, sèche. La détonation est étouffée par l'acoustique mate de la laine de roche qui tapisse les murs. L'impact de la balle de 9mm dans la boîte crânienne produit un son de succion, suivi d'une projection de matière sur les bâches

environnantes.

Le corps de Sacha a un dernier spasme tactile. Ses muscles se contractent dans une ultime tentative de maintien de l'intégrité, puis se relâchent totalement. La tension disparaît de la pièce.

Je regarde mes mains. Elles sont couvertes de poussière blanche, de sang sombre et de fragments de polyéthylène. Je suis le désordre que je cherchais à éradiquer. Je suis la contamination.

Viktor s'avance. Ses pas sur le béton ne produisent aucun son. Il s'arrête à deux mètres. Il sort un mouchoir en soie de sa poche. La soie est d'une finesse extrême, un tissage de 12 mommes qui glisse entre ses doigts comme un fluide. Il me le tend.

Je ne le prends pas.

Je laisse le sang sécher sur ma peau. Je sens la croûte se former, une tension qui tire sur les pores de mon épiderme. C'est une nouvelle texture. Une armure organique que je n'avais jamais portée.

— Tu as accepté la souillure, dit-il. Sa voix est un velours profond, sans aucune aspérité.

Je baisse mon arme. Le canon émet une légère odeur d'ozone et de métal chauffé. Je sens la chaleur irradier de la culasse contre ma cuisse.

Autour de nous, la suite impériale est un champ de ruines de matériaux nobles et de déchets de construction. Le silence qui revient n'est pas une absence de bruit, mais une présence matérielle. Un poids qui presse sur mes tympanes. C'est le silence des chambres fortes, des sarcophages de béton.

Je marche vers la baie vitrée. Sous mes pieds, les fragments de verre crissent. Chaque pas est une micro-fracture acoustique. La ville, en bas, est un circuit imprimé de lumières froides, mais ici, dans cette carcasse de luxe, il n'y a que la rugosité de la vérité.

Je pose ma main sur la vitre. Le contact est d'une planéité absolue. Le verre est froid, une barrière thermique entre mon chaos interne et le vide extérieur. Je laisse l'empreinte de ma paume sanglante sur la surface transparente. Une trace indélébile de mon existence.

Le désordre n'est plus une anomalie. C'est ma nouvelle composition moléculaire.

Le silence revient, lourd, absolu, définitif.

Chapitre 15

Autonome

L'horizon est une ligne de faille entre deux néants. Le ciel n'est pas encore lumière. C'est un délavage de gris de Payne, une aquarelle de suie où les cheminées de terre cuite pointent comme des doigts accusateurs vers le plafond de la stratosphère. Paris s'étale sous mes pieds, une carcasse de calcaire et de fer que l'aube commence à dépecer. Les toits de zinc forment une mer de métal dont les vagues sont des arêtes vives, des pentes raides couvertes d'une pellicule d'humidité qui capte la faible clarté résiduelle. C'est un paysage de plomb et d'ardoise, dénué de la moindre trace de chaleur.

Je recense les points d'extraction. La corniche sud, trop étroite. La trappe technique, verrouillée par un loquet de sécurité en acier galvanisé. L'échelle de secours, rouillée, dont les montants vibrent sous l'effet du vent. Mon esprit calcule les trajectoires de fuite comme il le ferait pour un algorithme de balayage laser. Angle de chute, vitesse de course, points d'appui. La topographie est mon unique langage. Je connais chaque interstice entre les dalles de pierre, chaque irrégularité dans le mortier.

Sur mes phalanges, le sang a cessé d'être une menace biologique. Il n'est plus ce fluide organique qu'il fallait dissoudre avec une solution alcaline à 12 %. Il est devenu une topographie mate, d'un rouge brique presque brun, une sédimentation de l'action passée. La texture est granuleuse, semblable à une coulée de résine époxy sur un sol industriel. Je ne cherche pas de lingette. Je n'ouvre pas ma trousse de décontamination. Je regarde la trace. C'est une empreinte. Une preuve de présence. Un résidu de réalité que je ne peux plus effacer sans m'effacer moi-même.

Viktor est là. Il ne s'est pas approché. Sa silhouette découpe un rectangle d'ombre sur

le mur de la cage d'ascenseur. Le contre-jour le réduit à une abstraction noire, un vide dans la structure visuelle du décor. Il n'a pas de visage, seulement un contour. Il porte un manteau en laine bouillie, une matière dense qui absorbe la lumière au lieu de la réfléchir. Il est l'absence de couleur au milieu d'un monde qui commence à en retrouver.

L'air est saturé de poussière urbaine et d'humidité. Je ne respire pas de parfum, pas de produits chimiques. Je respire le vide.

— Le monde va se réveiller, dit-il.

Sa voix ne provoque aucune vibration dans ma cage thoracique. C'est une fréquence basse, isolée, une onde sonore pure qui traverse le froid sans le réchauffer. Il ne fait pas de geste. Ses mains sont enfoncées dans ses poches. Il est une statue de granit noir posée sur un toit de zinc.

— Les archives sont prêtes, Lyra.

Je tourne la tête vers lui. Le mouvement de mon cou est fluide, sans tension musculaire inutile. Mes yeux scannent sa position. Pied gauche en avant, centre de gravité bas. Il est prêt à bouger, mais il est immobile.

— Je ne suis pas ton archiviste, Viktor.

Le refus n'est pas une émotion. C'est un constat de structure. Je ne suis pas le réceptacle de son désordre. Je ne suis pas la mémoire de ses crimes. Je suis le point d'impact.

— Tu l'es déjà, répond-il. Regarde tes mains.

Je lève ma main droite. À la lumière naissante, la croûte de sang sec prend une teinte

violacée. Elle brille légèrement, comme une nacre sombre. Je vois les lignes de ma paume sous la couche de résidu. Les sillons de ma vie sont remplis par la mort des autres. C'est un collage. Une superposition de strates. Je baisse la main.

En bas, sur la rue de Rivoli, les premiers réverbères s'éteignent. Le processus est automatique, déclenché par des cellules photoélectriques. Un cliquetis synchrone qui se répercute dans l'architecture de la ville. Les feux de signalisation passent du rouge au vert dans un rythme métronomique. Une voiture de nettoyage passe, ses brosses circulaires frottant le bitume avec un bruit de suction mécanique. Elle efface les traces de la nuit. Elle fait ce que je faisais.

Le ciel passe du gris au mauve. Les nuages sont des lambeaux de gaze effilochés par le vent d'altitude. L'opacité diminue. Les détails apparaissent : les gargouilles de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, les antennes satellites sur les immeubles haussmanniens, les échafaudages d'un chantier lointain qui ressemblent à des squelettes de dinosaures en acier. La ville est un organisme complexe, une machine de chair et de pierre qui commence à vrombir.

Je marche vers le bord du toit. La rambarde est froide, une barre d'aluminium brossé qui n'offre aucune résistance. Je regarde le vide. Ce n'est pas un appel, c'est une option. Une coordonnée parmi d'autres.

Viktor fait un pas. Son ombre s'allonge sur le zinc, rejoignant la mienne. Nos silhouettes fusionnent sur le sol incliné. Deux formes noires qui ne forment plus qu'un seul bloc géométrique. La frontière entre son corps et le mien est annulée par l'angle du soleil qui se lève derrière nous.

— Tu ne nettoieras plus rien, dit-il. Tu vas laisser la poussière s'accumuler. Tu vas laisser le chaos s'installer sous tes ongles.

C'est une prophétie de contamination. Une condamnation à l'existence.

L'hyper-contrôle qui me servait d'armure se fissure sous le poids de cette évidence. Le désordre n'est pas un ennemi à abattre, c'est la matière première. La vie est une succession de taches.

Je sens mon rythme cardiaque ralentir. Il n'est plus haché par l'adrénaline. Il est régulier, profond. Une pompe hydraulique fonctionnant à son régime nominal. Mes poumons se déploient, acceptant l'air vicié de la capitale. Je n'ai plus besoin d'asepsie.

Je regarde Viktor. Pour la première fois, je ne cherche pas la faille dans sa garde. Je ne cherche pas le point de pression qui le ferait plier. Je regarde les rides au coin de ses yeux, la légère asymétrie de sa mâchoire. Il est un objet complexe, imparfait. Un volume dans l'espace.

Le premier rayon de soleil frappe le sommet de la tour Eiffel. L'acier s'embrase, passant du brun sombre à un orange électrique. La lumière descend le long de la structure, une onde de choc visuelle qui réveille le métal. C'est une explosion silencieuse. Le spectre chromatique s'élargit brutalement. Le bleu de cobalt du ciel se heurte à l'ocre des façades.

Je ne bouge pas. Je ne recule pas devant la clarté. Je laisse la lumière révéler chaque fragment de verre coincé dans la semelle de mes bottes, chaque tache sur mon blouson de cuir, chaque pore de ma peau. Je suis une carte haute résolution de mes échecs et de mes survies.

Viktor tend la main. Il ne cherche pas à me toucher. Il pose sa paume sur la rambarde, à dix centimètres de la mienne. Le contraste est violent. Sa main est large, les articulations saillantes, la peau marquée par des cicatrices blanches qui ressemblent à des éclairs figés. Ma main est plus fine, mais tout aussi rigide. Nous sommes deux pièces d'un même mécanisme, forgées dans des moules différents.

— L'autonomie a un prix, Lyra.

— Je sais.

Le prix est l'acceptation de la trace. Ne plus être une ombre qui glisse sur les surfaces sans les modifier. Devenir une force abrasive.

Le silence sur le toit n'est pas celui d'un coffre-fort. C'est un silence organique, rempli par le sifflement du vent dans les câbles et le cri des premiers pigeons qui s'envolent. C'est un silence qui respire.

Je sens la chaleur du soleil sur ma nuque. Ce n'est pas une information thermique, c'est une sensation de pesanteur lumineuse. La lumière a un poids. Elle presse contre mes épaules, m'ancrant dans le sol. Je ne suis plus une abstraction. Je suis une masse.

Viktor se tourne vers moi. Ses yeux sont deux miroirs sombres où se reflète l'embrassement de Paris. Il ne sourit pas. Son visage est une dalle de pierre brute.

— Tu vas rester ? demande-t-il.

La question n'est pas une transaction. Il n'offre rien. Il ne demande rien. Il constate l'éventualité d'une présence.

Je regarde le sang sec sur ma main. Je regarde les toits de Paris qui brillent maintenant comme des lingots d'argent. Je regarde l'homme qui a brisé mon isolement chirurgical pour m'offrir un monde de débris.

L'hyper-contrôle s'effondre totalement. Il ne reste que le vide, et dans ce vide, une impulsion nouvelle. Une décharge électrique qui ne provient pas d'un système de sécurité. C'est une contamination profonde, irréversible. Un résidu biologique que je ne veux plus traiter à l'ammoniaque.

Nos ombres sur le zinc sont maintenant si longues qu'elles semblent atteindre l'horizon. Elles sont entrelacées, indiscernables l'une de l'autre. Le noir Vantablack de nos silhouettes dévore la clarté du matin. Nous sommes une tache d'encre sur la nacre de l'aube.

Je fais un pas vers lui. La distance se réduit. La géométrie de l'espace change. Nous ne sommes plus deux points distincts. Nous sommes un système binaire.

La ville est maintenant totalement éveillée. Un bourdonnement sourd monte des avenues, le son de millions de vies qui s'entrechoquent, de millions de désordres qui se juxtaposent. C'est une cacophonie magnifique.

Je pose ma main souillée sur la sienne. Le contact est une détonation sensorielle. La peau contre la peau. La chaleur contre la chaleur. La croûte de sang se fissure entre nos paumes, libérant une fine poussière rouge qui s'envole dans le vent. C'est une fusion moléculaire. Un partage de décombres.

Ses doigts se referment sur les miens. Ce n'est pas une prise de contrôle. C'est un verrouillage. Une sécurisation mutuelle.

Le monde est une salle d'opération dont les lumières sont trop fortes, mais je n'ai plus besoin de masques. Je n'ai plus besoin de gants.

Je lève les yeux vers lui. Son visage est enfin éclairé de face. Il n'est plus une menace. Il est un miroir de ma propre part d'ombre, une ombre passionnelle que j'ai si longtemps pris pour une infection.

Je sens le mot monter dans ma gorge. Ce n'est pas un résidu. Ce n'est pas une impureté. C'est la seule composante qui donne un sens à la structure.

Mes lèvres bougent, à peine un souffle, une vibration presque imperceptible dans

l'immensité de l'aube parisienne. Le mot franchit enfin la barrière de mes dents, brisant le dernier protocole de silence.

— Amour.

Le mot tombe sur le zinc comme une perle de mercure. Il roule, brille, et se stabilise. Il est là. Définitif. Ineffaçable.

Le soleil franchit la ligne des toits. La lumière nous inonde, blanche, aveuglante, totale. Dans cet éclat pur, nous ne sommes plus des nettoyeurs, ni des archivistes, ni des survivants.

Nous sommes réels.

FIN

Merci d'avoir lu "AUTONOME"

Une œuvre écrite par G. Poli

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)